

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS

Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50

Quatre mois, \$1.00, payable d'avance

Vendu dans les dépôts à 5 cents la copie

7ÈME ANNÉE, No 326. — SAMEDI, 2 AOUT 1890

BETHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.

BUREAU, 40 PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

ANNONCES :

Les lignes par insertion 10 cents

insertions subséquentes 5 cents

Tarif spécial pour annonces à long terme



BEAUX-ARTS. — A LA CAMPAGNE : " LES CANARDS ET LES POIS VERTS "

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 2 AOUT 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par S. du Lary.—Chronique : réflexions sages et folles, par Catherine Parr.—Nos places d'eau : Rimouski, par P. G. Roy.—Notes historiques.—Je t'aime (poésie), par W. Poitras.—Le poivre, par Edmond About.—Le coin des enfants : La petite fille en retard ou une mauvaise journée.—Cueillettes et glanures : En descendant l'Ottawa, par Jules Saint-Elme.—Étymologies.—La mort du soleil (poésie), par Leconte de Lisle.—Une erreur judiciaire militaire, par Gaston P. Labat.—Carnet de la cuisinière.—M. Joseph Boivin.—Les diverses religions en Chine.—Les deux chemins.—Feuilleton: Le Régiment (suite)—Hygiène et Choléra.—Notes et Faits.—Propos du docteur.—La petite fille et l'araignée.

GRAVURES.—Beaux-arts : A la campagne : " Les canards et les pois verts.—A travers le Canada : Poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson sur la rivière Mata-betchouan.—Le pont Jacques-Cartier.—Portrait de M. J. Boivin, assistant-secrétaire de la province de Québec.—Portrait du poète Longfellow.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT-SIXIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt-sixième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JUILLET), aura lieu SAMEDI, le 2 AOUT, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister
Entrée libre



Passes moi la rhubarbe, je te passerai le sené
Ainsi pourrait être résumé le traité que viennent de conclure la Grande-Bretagne et l'Allemagne, avec cette nuance particulière que, dans le cas présent, la rhubarbe et le sené sont surtout pris dans la poche des voisins.

L'Angleterre abandonne la petite île d'Héligoland, qui pour elle est actuellement un rocher sans valeur, tandis qu'elle peut servir un jour à commander l'entrée de la Baltique. Rien à dire à cela elle ne dispose que de son bien, et seuls les 2,000 habitants de cet îlot ont le droit de trouver qu'on en use à leur égard avec beaucoup de sans façon.

Mais le reste du traité, dans lequel les deux nations règlent ensemble, en famille, leurs petites af-

fares d'Afrique, est empreint d'un sans gêne plus grand encore. Les Français et les nègres y sont conjointement traités comme de simples habitants d'Héligoland. Au mépris d'un traité antérieurement conclu entre l'empereur Napoléon et la reine Victoria, traité approuvé depuis par l'empereur d'Allemagne, l'Angleterre s'assure des droits sur le protectorat de Zanzibar.

Une note officielle annonce, il est vrai, à l'instinct où j'écris, que le cabinet de Paris a reçu de celui de Saint James des explications satisfaisantes au sujet de ce protectorat ; mais on se garde bien de nous dire quelle sorte de satisfaction procurent à nos gouvernements ces explications.

Ce qui est de plus amusant dans le nouveau traité, c'est la désinvolture avec laquelle les deux nations européennes se partagent le continent noir, et la reconnaissance par l'Angleterre du *Hinterland*. Ce mot barbare veut dire en bon français *l'arrière-pays* et le système consiste à reconnaître à la puissance qui possède la côte, des droits sur les terres intérieures, on ne dit pas jusqu'où ; c'est probablement jusqu'à ce que l'Allemagne se rencontre avec l'Angleterre.

Eh quoi ! John Bull, toi si dur avec le Portugal qui invoquait précisément ces droits, appuyés de quelques autres bons arguments, tu te montres si coulant avec l'Allemagne ! Selon que vous serez puissants ou misérables... et puis le roi don Carlos n'a pas l'honneur d'être le petit-fils de sa Gracieuse Majesté britannique.

Bien curieuse à observer est l'attitude de la presse anglaise et allemande : tandis que les journaux officieux exultent des deux côtés chantant la gloire dont s'est couvert le souverain et l'habileté dont a fait preuve le ministère, les feuilles de l'opposition n'hésitent pas à déclarer dans les deux camps qu'un tel traité est une ignominie.

* *

Stanley paraît-il a définitivement accepté du roi des Belges le poste de gouverneur général de l'Etat libre du Congo.

Mais il doit auparavant faire en Amérique une série de conférences. Le major Pond, qui vient de l'engager en compagnie du Dr Mackensie, le médecin de Frédéric III, doit lui payer \$25,000 la première séance et \$1,000 chacune des 49 suivantes.

Voilà des prix à rendre jalouses les actrices les mieux rétribuées, et il n'y a que les Américains pour payer de la sorte.

Le prix des places de ces représentations extraordinaires est parfois si élevé que le système qu'on vient d'inaugurer à La Plata, au théâtre Apollo, aura certainement du succès. On ne paye sa place que par tiers et suivant le temps qu'on l'occupe. De la sorte, les gens affairés peuvent entendre une pièce en trois soirées sans payer pour cela plus cher.

On pourrait encore perfectionner cette mesure en adoptant à chaque place un compteur qui se mettrait en marche dès que le spectateur serait assis ; on ne lui réclamerait, lorsqu'il voudrait partir, qu'une fraction de place égale au temps marqué par le compteur.

* *

Pendant que nous sommes dans l'Amérique du Sud, laissons un peu le profane pour le sacré.

Avec non moins d'ardeur qu'à Montmartre, on poursuit à Quito la construction de la basilique nationale du Sacré-Cœur, rêvée par le président Garcia-Moreno, l'illustre martyr de la liberté catholique, et par tous les pieux républicains de l'Équateur.

La basilique s'élèvera sur le Pichincha, à 15,000 pieds d'altitude, plus haut qu'aucun autre temple, et déjà la chapelle provisoire du Sacré-Cœur vient d'être inaugurée par Mgr Macchi, le délégué apostolique. On espère qu'avant peu d'années le monument sera terminé.

* *

A New-York les habitants ont des préoccupations moins sérieuses.

On fait le recensement de la ville et non seulement les gens sont obligés, comme à l'ordinaire de dire leur âge, leur situation de famille et de fortune, leur profession etc., mais on leur demande d'indiquer leurs infirmités !

Les Venus et les Apollons ne font aucune difficulté d'avouer qu'ils sont gracieux et bien pris. Mais les bossus et les boiteux aiment moins à convenir de leurs défauts, aussi la loi a-t-elle réservé une amende de \$100 à ceux qui s'éloigneraient trop de la vérité.

Il ne restera plus au prochain recensement qu'à demander aux gens d'indiquer leur caractère, mais comme le contrôle sera difficile, on ne trouvera finalement que des femmes aimables, douces et vertueuses et des hommes intelligents, instruits et courageux.

Et si l'administration veut faire condamner les recensés pour fausses déclarations, quels amusants procès à l'horizon. " Monsieur, vous avez affirmé que vous étiez né malin, tandis que tous ceux qui vous connaissent savent parfaitement que vous n'êtes qu'un franc imbécile. Qu'avez-vous à répondre ? "

* *

A propos de procès curieux, le tribunal de Boston vient de rendre un jugement singulier.

S'il y a des personnes qui payent pour se faire vacciner, il y en a paraît-il aussi qui se font payer pour l'avoir été malgré elles.

C'est ainsi qu'à bord d'un paquebot américain, une passagère ayant été contrainte, durant la traversée de se laisser vacciner par le médecin, cette dame intenta un procès à la compagnie maritime, qu'elle accusait d'avoir gravement altéré sa santé par l'inoculation. La cour de Boston lui donne gain de cause et elle obtient 10,000 piastres de dommages-intérêts.

—Qu'on me vaccine aux deux bras, je me contenterai de la moitié.

C'est à peu près ce que disait dernièrement un brave homme qui avait perdu une jambe dans un accident, en allant toucher sa prime d'assurance d'une compagnie américaine : " Messieurs, pour la même somme, je tiens l'autre jambe à votre disposition. " La compagnie n'a pas accepté cette offre gracieuse.

* *

Ce doit être au contraire avec plaisir que Mme Harrison, la femme du président des Etats-Unis, a reçu le petit cadeau que lui ont fait les amis politiques de son mari.

Jadis on offrait à une femme des vers si l'on était poète, des fleurs si l'on n'était que riche. Les Américains ont changé tout cela : c'est une villa située à Cape-May qu'ils donnent à Mme Harrison.

Il y a vraiment des gens qui ont de la peine à dépenser leur argent.

N'est-ce pas le cas de cette Anglaise qui affecte par testament les revenus d'un capital de 15,000 piastres à la société des artistes dramatiques, pour qu'on fournisse du vrai champagne aux acteurs lorsqu'ils doivent en boire en scène.

Qu'on s'occupe avant de mourir du sort de ses chiens et de ses chats, cela se conçoit encore, mais ne songer qu'à faire boire du champagne aux acteurs, voilà qui dépasse la niaiserie permise, et cette idée ne peut naître que dans un cerveau malade.

* *

Nous parlions tout à l'heure de statistique : en voici une assez curieuse, qui nous vient d'Angleterre retour des Indes.

Il y a dans ce moment aux Indes anglaises 70,000 veuves âgées de moins de neuf ans.

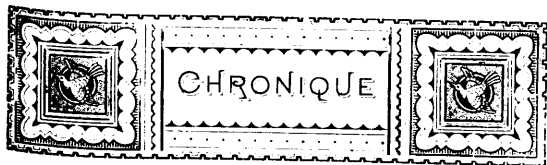
Vous pensez sans doute que ces jeunes veuves ne doivent pas pleurer beaucoup leur mari. C'est ce qui vous trompe. D'après la coutume indoue, ces malheureuses mariées dès leur naissance, n'ont pas le droit de convoler de nouveau, et sans leur infliger le sort des veuves de Malabar, la loi du pays ne leur permet pourtant pas de se remarier, et leur impose même un sort très dur. Elles peuvent donc pleurer le mari qu'elles n'ont pas connu, avec des larmes beaucoup plus sincères que si elles

avaient passé de longues années près de lui ; si l'une de ces malheureuses devient centenaire, elle pourra se vanter d'avoir pleuré son mari pendant un siècle, rare exemple de fidélité conjugale.

C'est ce que ne voulait pas faire cette veuve inconsolable dont les sanglots fendaient le cœur de ses amis qui cherchaient vainement à calmer sa douleur par de bonnes paroles.

« Non, non, disait-elle dans ses larmes, laissez-moi pleurer maintenant tout mon soul, pour qu'après je n'y pense plus. »

S. DU LARY.



RÉFLEXIONS SAGES ET FOLLES

Je lisais l'autre jour parmi les pensées devenues célèbres parce qu'elles disent des vérités que tout le monde sent et comprend, une phrase comme celle-ci :

« Celui qui cherche la sagesse est déjà sur le chemin qui y conduit ; celui qui croit l'avoir trouvée n'est qu'un fou. »

Il me semble que cela veut simplement dire que nous ne devons jamais nous arrêter dans le chemin où il nous faut chercher sans cesse à nous améliorer, sans nous montrer satisfaits de ce que nous avons pu acquérir.

Il en est de la sagesse comme de l'instruction ; plus nous apprenons et savons quelque chose, plus nous sommes effrayés de voir combien ce quelque chose est peu et misérable en présence des innombrables connaissances qu'il nous sera toujours impossible de posséder.

Peut-être est-ce un peu sérieux ce que je vous dis en ce moment ; mais il y a des jours sombres et tristes qui portent à la rêverie et qui nous attristent, ainsi qu'il est des instants dans la vie où nous contemplons cette dernière avec une austérité qu'effacent toujours, comme une ondée bienfaisante, les rayons lumineux du soleil, dissipant les brouillards du cœur comme ils éclaircissent les brumes de l'horizon.

Mais nous sommes convenues, entre nous, de nous dire tout ce que nous pensons, et je laisse toujours courir ma plume, pour porter vers vous tantôt le brouillard qui obscurcit mon front, tantôt, au contraire, ce coin de ciel bleu qu'aucun nuage ne saurait plus atteindre ou recouvrir.

Parlons donc aujourd'hui de ces choses auxquelles la réflexion nous convie.

Nous recevons dans notre enfance, comme une influence semblable à celles qui nous entourent, des impressions plus durables que cette influence indirecte et moins complète que celle qui s'étend sur toute notre existence, et cependant nous pouvons en faire la comparaison, sinon y trouver une similitude.

Et cette éducation, qui agit sur nous dès que nous pouvons comprendre ou apprécier, ne doit, comme la sagesse dont nous avons parlé, jamais être considérée comme étant terminée.

Je vous ai déjà dit un jour, je crois, toute la différence que nous devons établir entre le mot *éducation* et le mot *instruction*. Je ne veux vous parler aujourd'hui que de la première de ces définitions. L'éducation ne doit être autre chose que le chemin que nous parcourons dans le but de nous améliorer.

Elle dépend donc beaucoup de nous, de notre volonté après les premières étapes sous une direction étrangère.

Ces premières étapes nous ont quelquefois dit : « Oublie tes propres désirs et tes aspirations vers le bien-être et le plaisir, pour le bonheur et la joie des autres. »

Mais souvent aussi elle ont développé l'héroïsme et la personnalité, qui font de nous des êtres aussi malheureux que nous sommes désagréables à nos amis.

Et, un jour, si notre cœur n'est pas trop profondément gangrené par les impressions premières,

nous nous apercevons avec effroi que nous avons fait fausse route et que nous devons, sans hésitation, retourner en arrière.

Voilà le point où commence cette éducation véritable, que nous devons à notre intelligence, à notre volonté et surtout à notre énergie. Je dis avec raison énergie, car il faut, pour reconnaître que l'on a mal engagé et commencé sa vie, une grande force de caractère, dont peu de personnes sont capables.

Retourner en arrière, nous avouer à nous-mêmes que nous avons pris un mauvais chemin, est souvent chose plus pénible que ne le peuvent croire ceux qui, ayant sagement et droitement commencé leur vie, n'ont pas eu besoin d'en essayer le retour. Elle est d'autant plus pénible que la route dans laquelle nous nous sommes engagés est semée de fleurs, sous lesquelles nous n'apercevons ni les serpents ni les épines. Mais, le premier pas fait nous entraîne, il nous ouvre des horizons nouveaux, en nous donnant la juste fierté d'avoir su distinguer nous-mêmes ce qui doit faire de nous un être pensant et raisonnable.

N'allez pas cependant croire ou me faire dire que nous devrions, comme certains fakirs, nous contrarier à plaisir ou faire de nous des martyrs du bonheur des autres ! Non certes, et bien au contraire...

Rien ne me paraît juste et bon comme de jouir de toutes les satisfactions qui ont été mise à profusion à notre portée.

Je n'y mets que la condition, — mais elle me paraît absolue. — de n'en pas profiter en égoïste estimant plus que la chose qui nous satisfait que l'être qui, dans la juste mesure répartie à chacun, se trouvera frustré de ce que nous aurons, inconsciemment peut-être, pris trop pour nous mêmes.

Est-ce que, si nous avons du cœur et de l'intelligence, nous pouvons vouloir accepter un résultat qui consacrerait une telle monstruosité ? Nous sommes forcés de l'accepter quelquefois ; mais nous ne devons pas vouloir la créer.

Voyez où nous conduit une simple sentence !... A un développement dans lequel je suis obligée de m'arrêter. Je craindrais trop que vous ne m'appliquassiez la seconde moitié du proverbe.

Je ne suis ni assez sage pour vouloir, de la première moitié, ni tout à fait assez folle pour vous demander la deuxième.

CATHERINE PARR.

NOS PLACES D'EAU

RIMOUSKI

Lorsque le steamer transatlantique, pendant sept jours ballotté sur une mer immense, n'ayant pour tout horizon que l'azur des cieux, a doublé la Pointe-au-Père, le voyageur, fatigué de la monotonie d'un aussi long trajet, repose agréablement sa vue sur le magnifique spectacle qui se déroule à sa gauche. Derrière l'île Saint-Barnabé, délicieuse corbeille de verdure sise au sein des eaux du grand fleuve, au fond d'une petite baie, refuge toujours assuré du vaisseau surpris par la tempête, s'élève une coquette petite ville

Qu'hier en vain l'on aurait cherchée.

S'élevant graduellement à mesure qu'elle s'éloigne du fleuve, ce qui permet à l'œil d'en saisir le moindre recoin, la ville de Rimouski, vue du fleuve, ressemble à un vaste amphithéâtre.

Rimouski est un mot sauvage sur la signification duquel les étymologistes ne s'accordent pas. Les uns prétendent qu'il signifie *rivière de chien*, d'autres veulent qu'il soit le mot micmac de *terre d'original* et une troisième opinion, qui nous semble la plus probable, veut que *maison du chien* soit la traduction de Rimouski.

L'endroit sur lequel est bâtie la ville de Rimouski fut primitivement concédé le 24 avril 1688, au sieur Augustin Rouer de la Cardonnière qui, par échange fait le 10 juillet 1694, le passa à René Lepage de Sainte-Claire. A la mort de ce dernier, la seigneurie de Rimouski passa à son fils, Pierre Lepage de Saint-Barnabé qui, lui-même, la laissa à son fils, Germain Lepage de Saint Ger-

main. Les héritiers du fils de ce dernier seigneur vendirent leurs parts à Joseph Drapeau, négociant de Québec. Aujourd'hui, ce qui reste de la seigneurie de Rimouski appartient au député de Rimouski, M. Auguste Tessier, dont la mère, Mme Ulric Joseph Tessier, née Adèle Kelley, était la petite-fille du sieur Joseph Drapeau.

La première chapelle de Rimouski fut élevée en 1712. Devenue insuffisante pour les besoins de la population, elle fut remplacée en 1790 par une nouvelle chapelle plus vaste et plus riche. En 1824, une église en pierre remplaçait la deuxième chapelle. Enfin, en 1862, le magnifique temple actuel était ouvert au culte.

Chef-lieu d'un district judiciaire, siège épiscopal d'un des plus grands diocèses de la Confédération canadienne, futur terminus de la navigation hivernale du fleuve St-Laurent, principal centre entre Lévis et Halifax, auxquels elle est liée par l'Intercolonial, la ville de Rimouski est appelée dans un avenir prochain à prendre une des premières places parmi les villes commerciales et industrielles de la province de Québec.

Les principaux édifices de Rimouski sont la cathédrale, vaste édifice d'un style sévère mais noble, le séminaire, les couvents, le palais de justice, la gare, etc., etc.

Rimouski est une des principales places d'eau du bas du fleuve. Ses deux hôtels regorgent de touristes américains que son climat salubre et son séjour agréable ramènent toujours tous les ans. Le chemin royal de Rimouski à Sainte-Luce est bordée de jolies villas et occupées par les premières familles de Montréal et de Québec. On y remarque, cette année, l'honorable Rodolphe Laflamme, de Montréal, et sa famille, l'hon. juge Tessier, M. Jules Tessier, député de Portneuf, l'hon. juge Chauveau, M. Arthur Buies, de Québec, M. Catellier d'Ottawa, et plusieurs autres qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Pierre Georges Roy

NOTES HISTORIQUES

L'île aux Allumettes a toujours été regardée comme le quartier général des ALGONQUINS, par les premiers colons.

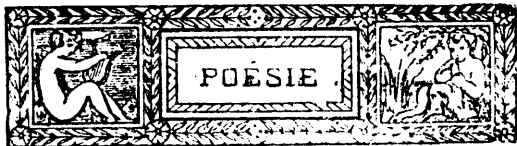
Champlain, établi à Tadoussac, fit un voyage jusqu'à l'île de MONTRÉAL. Après avoir essayé plusieurs fois de passer le saut St-Louis, il retourna à son point de départ.

Au XV^e siècle, les Iroquois possédaient TROIS-RIVIÈRES et MONTRÉAL. Le lieu de réunion le plus ordinaire paraît être le lac Saint-Pierre. Ils menaient une vie sédentaire.

MONTRÉAL, d'après Gerald E. Hart, aurait reçu ce nom de Jacques Cartier, en souvenir d'un de ses compagnons nommé Monpied, sieur de Montréal. Deux endroits en France, portent ce nom : Montréal, chef lieu de canton (Aude), arrondissement de Carcassonne, 1,830 habitants ; Montréal, chef lieu de canton (Gers), arrondissement de Condom, 2,687 habitants.

JEAN-BAPTISTE.—En parlant de l'inauguration de la fête nationale, en 1834, M. Etienne Parent s'exprime ainsi : « Il y a longtemps qu'on donne au peuple l'appellation de JEAN-BAPTISTE, comme on donne à nos voisins celui de *Jonathan*, aux Anglais celui de *John Bull* et aux Irlandais celui de *Patrick*. »

« Nous ignorons qui a pu donner lieu à ce surnom familier des Canadiens, mais nous ne devons pas le répudier, non plus que la patronisation établie par les Montréalais. C'est un bon augure pour les patriotes canadiens que d'avoir pour patron le précurseur de l'homme-Dieu, qui est venu prêcher l'égalité des hommes aux yeux du Créateur, et délivrer le monde de l'esclavage des puissances ennemies d'un autre monde. »



JE T'AIME

Allons c'en est assez, il me faut te le dire !
Depuis bientôt deux ans mon pauvre cœur soupire,
Sans avoir pu l'oser.
Pourtant, tacitement, je t'ai bien dit la chose,
En déposant un jour sur ta lèvre de rose
Un tendre et doux baiser.

Mais tu courbas soudain ta brune et belle tête,
De même qu'une fleur courbe sous la tempête
Sa corolle d'azur.
Et tu n'as pas voulu, candide fille d'Ève,
—Car la fleur qui s'incline aussitôt se relève—
Relever ton front pur.

Ah ! je compris alors mon aveugle imprudence ;
Ce baiser que j'avais puisé dans l'espérance,
Oui, qu'il t'a fait rougir !
Et de te voir ainsi mon âme fut peinée,
La fleur que j'avais mise à ton sein s'est fanée
En me voyant pâlir.

Et je cherchai longtemps à racheter ma faute,
En te disant des riens, quand marchant côte-à-côte,
Nous longions le buisson.
Hélas ! ce fut en vain, tu demeuras muette,
Ni ma voix, ni le chant de la tendre fauvette
Ne me donna raison.

Ton regard demi-clos se voila de mystère,
Et je vis, hésitants, au bord de ta paupière
Scintiller deux gros pleurs.
Pourquoi, pourquoi pleurer, quand peut-être à cette heure,
Un ange se penchant du haut de sa demeure,
Souriait à nos cœurs ?

Ah ! oui, pourquoi ces pleurs ! sur mon âme j'en jure,
Ce baiser, pur rayon d'une flamme très pure,
Au souffle de l'amour,
Après s'être embrasé dans le feu de ma fièvre,
Glissa comme un parfum sur le bord de ma lèvre,
Et glissa sans retour.

Non, non, reviens à toi ! l'extase a sa caresse !
Et l'extase à cette heure avait jeté l'ivresse
Dans mon cœur, mes sens.
Dans l'air que je humais, je buvais ton haleine,
Et l'événant parfum de tes cheveux d'ébène
Qu'il avait traversés.

C'est l'extase, oui, crois moi !... maintenant ma mignonne,
Tu vois mon repentir, sois chrétienne, pardonne !
Tout de même, dis-moi,
Dis-moi si ce baiser dans ton cœur qui me gronde,
Fit entendre un doux mot qui jette par le monde
Le plus puissant émoi ;

Que l'amour dit sans cesse et jamais ne répète,
Qu'à l'aurore du jour entonne la fauvette,
Un mot qu'on sent vibrer
Dans la joie ou les pleurs, selon que sa tendresse
Trouve ou non son écho dans l'âme qu'il caresse,
Et qui sut l'inspirer.

Ah ! s'il te fut muet, ouvre-moi ton oreille
Puis oublie un instant que ta lèvre vermeille
L'a reçu quelque jour.
Ma lyre en ce moment, en ce moment suprême,
Va te le respirer ah ! ce mot c'est : " je t'aime ! "
Dis, est-ce assez d'amour ?

Montréal, 1890.

J. W. POTRAS.

LE POIVRE

Il y a bien vingt-cinq ans de cela ; mes cheveux étaient noirs, et les siens... Ah ! monsieur ! la jolie petite tête blonde !

Nous étions mariés depuis trois mois, bientôt quatre ; inutile d'ajouter que nous nous adorions comme on ne sait plus aimer aujourd'hui.

Je dois vous avouer que mon beau-père, le marquis, ne m'avait pas précisément jeté sa fille à la tête. Il ne me trouvait pas d'assez bonne maison, quoique, morbleu !... mais n'importe. C'était bien le meilleur homme et le plus doux de la terre. Il grondait du matin au soir contre sa femme et contre Irène, mais Irène et la marquise le me-

naient à grandes guides, c'est-à-dire par le bout du nez. Un nez bourbonien, fabriqué à souhait pour ce genre d'exercice. Bref, après avoir parlé vingt fois de me passer sa lame au travers du corps (et il était homme à le faire), ce scélérat d'émigré m'avait donné sa fille et son cœur avec ; il m'adorait.

Je vois encore les deux grosses larmes qui coulaient sur ses longues joues lorsqu'il nous dit adieu après les noces en nous donnant sa bénédiction paternelle : une vieillerie passée de mode aujourd'hui ! Je lui trouvais l'air si drôle, mais si drôle, que ma figure se contracta comme si j'allais éclater de rire, et que je me mis à pleurer comme un sot.

En ce temps-là, il y avait encore des diligences, et vous aurez beau dire, on ne s'ennuyait pas à deux sur la grand-route, quand on avait eu soin de retenir tout le coupé. Irène voulait voir la Suisse et l'Italie : je lui fis faire un petit voyage artistique et sentimental dont une princesse se serait léché les doigts. Tout l'été y passa ; le bon vieux père et la marquise nous écrivaient partout où la poste avait ouvert boutique ; et des tendresses, des attentions, des conseils ! " Chers enfants, soyez sages ; évitez les brigands ; craignez les courants d'air dans la montagne ; Henri ménagez-la." Bonnes gens ! braves gens ! On n'en fait plus comme eux, et il sont trop loin d'ici pour que j'aie leur dire quelle amitié, quel culte, nous leur gardons au fond du cœur.

J'avais promis solennellement de leur ramener Irène en septembre. Le marquis tirait encore sans lunettes et il arpentait la plaine comme pas un, sur ses jarrets de soixante ans. La chasse ouvrait le 4 en Lorraine, nos logements étaient préparés là-bas, la marquise nous écrivait : " Je vide le château pour meubler votre pavillon." Mais comme Irène était un peu fatiguée du voyage et comme il nous restait cent bonnes lieues à faire, je décidai que nous nous reposerions un jour à Paris.

La diligence nous déposa le 1er septembre, à 5 heures du matin, dans la cour des messageries. Il fallut éveiller l'enfant qui dormait entre mes bras, dans mon manteau. Le manteau ! encore une chose que vous avez supprimée sans la remplacer. L'enfant, c'était Irène ; elle avait l'air d'une petite fille de quinze ans, quoiqu'elle en comptât vingt sonnés, et les aubergistes lui avaient dit mademoiselle tout le long du chemin. Moi, je l'appelais l'enfant ; aujourd'hui, qu'on fait tout à l'anglaise, on dirait *baby*. Elle, elle m'appelait *petit-mari* ; j'avais pourtant déjà cinq pieds six pouces, car je n'ai pas grandi depuis l'âge de trente ans. Elle disait cela si gentiment, en effaçant l'r, et d'une petite voix si douce que je me sentais aussi père que mari.

Nous voilà donc sur le pavé, vers le milieu de la rue Montmartre, elle à peine réveillée, moi pas mal ahuri du bruit des roues, qui me grondait encore dans la tête, et sans savoir ou prendre gîte, car nous n'avions pas encore d'installation à Paris. Les malles étaient déjà sur le fiacre et je ne savais pas quelle adresse d'hôtel j'allais donner au cocher.

" Mais, dit-elle en ouvrant de grands yeux, si nous allions rue de la Victoire !

— Rue de la Victoire ? chez ton père ?

— Certainement, puisqu'il n'y est pas. Le concierge a les clefs, nous serons mieux qu'à l'hôtel. D'abord, moi, j'ai mille choses à prendre, et puis, je serai si contente de revoir la maison !

— Au fait ! et moi aussi. Cocher, rue de la Victoire ! "

Le marquis passait là cinq ou six mois d'hiver. Il occupait un premier étage assez modeste avec remise et écurie ; cela valait alors deux mille francs de loyer, qui font six mille francs d'aujourd'hui. Aux approches de la maison, mon cœur battit par habitude. J'avais si souvent fait le pied de grue sur ces trottoirs ! Je m'étais arrêté tant de fois pour me donner une contenance, devant le pharmacien, devant le marchand de meubles et le miroitier ! A cinq heures du matin, les volets changent bien la physionomie des boutiques : je ne m'y reconnaissais plus.

La porte cochère était ouverte ; on voyait au fond de la cour un domestique en tenue du matin : figure inconnu. Le concierge dormait sur la foi des traités ; ses deux fils bambins de huit à dix ans, jouaient à balayer : éducation professionnelle. Ils me parurent très jolis, ces petits concierges en herbe ; les figures d'enfants commençaient à m'in-

téresser. L'un d'eux courut prendre les clefs du premier étage, tandis qu'un pauvre diable affamé, comme il en sort le matin entre les pavés de Paris, chargeait nos malles sur ses épaules. Celui-là grâce à Dieu à ma chère petite Irène, a pu faire un bon déjeuner.

Me voyez-vous montant avec elle ce terrible escalier dont chaque marche me rappelait une espérance, une crainte, une angoisse ? Ce passé tout récent me semblait vieux de dix années. Je ne m'étais pourtant point ennuyé pendant les quatre derniers mois, oh non ! mais le temps me paraissait long parce qu'il avait été plein. Aujourd'hui (expliquez cela si vous pouvez) il me semble que les vingt ans de mon bonheur ont été rapides comme un rêve. Je n'en ai pas joui, sacrebleu ! Je demande à recommencer.

Elle ouvrit elle-même, avec la petite clef, la porte de l'anti-chambre. Un encombrement à faire peur : dix gros paquets de toile grise, cousus de ficelle et noués aux coins... Que diable est-ce que cela ?

" Mais dit-elle en riant, c'est notre linge de maison. Tu ne reconnais pas mon trousseau, *gros bête* ? " Gros bête était un tendresse qu'elle répétait souvent, et qui me donnait toujours envie de l'embrasser. C'est que le ton fait la chanson, voyez-vous. Quant à ce fameux trousseau, il remplissait encore cinq ou six caisses de bois blanc à charnières ; on me l'avait fait admirer un beau soir et je n'y avais remarqué qu'une profession de faveurs bleu, rouges et violettes, nouées assez gentiment et attachés par un million de petites épingles. La lingerie n'est pas mon fort.

Nous entrons dans la salle à manger ; c'est là que j'ai fait jadis l'admiration de la famille par une sobriété trop naturelle, hélas ! " Vous avez donc un bon appétit d'oiseau ? " disait la bonne marquise.

Les rideaux sont décrochés ; la table sans rallonges et réduite à sa plus simple expression est passablement poudreuse ; nous y trouvons un tas de cartes de visites (la réponse à nos billets de faire part), et une lettre décès datée du surlendemain de notre mariage. C'est un parent éloigné qu'Irène ne connaissait peu. Je parcourus les noms machinalement, pour prendre un aperçu de ma nouvelle famille, et je m'aperçois que ma femme est encore inscrite sous le nom de Mlle Irène de V. ! Deux jours après la noce... Mais il faut passer quelque chose à des parents si éloignés. Le lustre est dans un sac ; le beau buffet de noyer et d'ébène surmonté des armes du marquis, nage dans la poussière. Les pièces d'argenterie qui le faisaient craquer sous leur poids sont parties pour la campagne ; il ne reste qu'une cave à liqueur oubliée par mégarde et ouverte par un heureux hasard. Les bambins montent de l'eau, nous pourrions faire un grog, et j'ai soif.

Voici le grand salon où nous avons signé le contrat au milieu d'une brillante assemblée. Quelle fête ! Le lustre, les candélabres, les appliques, tout était en feu. Et les diamants des femmes ! J'en avais mal aux yeux, parole d'honneur. Le meuble était de bois doré et de brocatelle bouton d'or. Aujourd'hui, tout est voilé de housses grises ; les consoles sont ficellées dans du papier de journal ; il n'y avait pas jusqu'aux pincettes qui ne soient entourées de papier comme un manche de gigot. Le tapis de moquette rouge et les rideaux bouton-d'or, en paquet de la percale ; l'encadrement des glaces s'éteint ici sous un lambeau de gaze, là sous un chiffon de papier. Les persiennes sont fermées, le jour est terne, on sent le froid. Nous entrons dans le petit salon intime où j'ai fait ma cour à Irène. C'est là qu'elle éternisait par des miracles d'industrie mes bouquets quotidiens. Elle ouvre un petit meuble et me montre trente fleurs étiquetées et datées dans trente feuilles de papier blanc. J'apprends ainsi que la chère petite a gardé un échantillon de tous les bouquets qui lui sont venus de moi. Mais les pauvres fleurs ne sont pas seulement fanées ; elles sont moisies. Allons ! lessouvenirs se conservent mieux dans les cœurs que dans le papier, décidément. Irène ferme le petit meuble en bois de rose et me montre en riant un bureau dont le velours est couvert de poivre en grain. Ce bureau, c'est toute une histoire. Un jour que la marquise nous gardait en achevant je ne sais quelle

LE COIN DES ENFANTS

LA PETITE FILLE EN RETARD OU UNE MAUVAISE JOURNÉE

tapisserie, Irène prit un crayon et voulut me tracer le plan du château de V. Elle s'embrouilla tant et si bien dans ses dessins et dans ses explications, que la mère vigilante s'endormit une minute. Ah ! la jolie, l'aimable, et la précieuse minute ! Elle valait son pesant d'or !

Mais pourquoi ce poivre répandu sur le velours incarnat ? Elle m'apprend que le poivre a la vertu de chasser les bêtes. Je remarque en effet que les meubles, les paquets, les housses, tout est saupoudré de grains noirs. Et tout en regardant une pile de tableaux et de portraits de famille, j'éternue du haut de ma tête. "C'est le poivre !" dit-elle, et nous rions.

Elle avait alors trente-deux petites dents si jolies, un timbre de voix si frais et si doux que le rire semblait inventé pour elle. Aussi je vous réponds qu'elle n'était jamais seule à rire quand je me trouvais là.

Les enfants du portier sont descendus depuis longtemps, la porte est fermée, nous sommes bien chez nous, et la preuve c'est que nous nous embrassons tout en courant. Il y avait si longtemps que nous n'avions été à nous ! Presque une demi-heure ! Elle me montra sa jolie chambre, la même où j'ai pénétré pour la première fois après la messe du mariage, tandis que ma chère petite achevait ses préparatifs de départ. Je me souviens que ce jour-là, saisi d'une étrange émotion devant toutes ces choses innocentes et blanches, j'ai mis furtivement un genou en terre et baisé les rideaux du petit lit virginal. Aujourd'hui, les rideaux du lit et des fenêtres sont en tas dans un coin, avec du poivre dessus. Les matelas et oreillers sont semés de poivre ; on y a mis pardessus le marché deux ou trois cadres et une chaise. Hélas ! Hélas !

Elle prend la chaise et s'assied ; la pauvre chérie tombe de fatigue. Je veux qu'elle se mette au lit ; elle ne dit pas non, mais elle prétend que je suis encore plus las qu'elle, car elle a dormi en voiture, et j'ai passé la nuit à la bercer. J'avoue que deux heures de sommeil feraient assez mon affaire, mais où dormir ? Dans sa chambre ? Impossible. Un lit est toujours assez large, mais le sien ne serait jamais assez long pour mes jambes de sept lieues. Nous pénétrons alors dans la chambre du bon marquis : plus de rideau, un lit tout nu ; on n'aperçoit le long des murs que des cordons de sonnettes ; le poivre craque sous nos pieds. On serait bien là, j'en suis sûr, mais où trouver des draps ? Toutes les armoires fermées, les clefs sont en Lorraine, c'est trop loin. "Et mon trousseau !" dit-elle. Et de rire.

Nous retournons à l'anti-chambre : j'éventre l'un après l'autre tous les ballots. Je trouve des serviettes, des torchons, les tabliers de la cuisinière, de la femme de chambre, du domestique, tout excepté des draps. Enfin je crie victoire, elle accourt et se moque de moi : j'étais tombé sur les nappes damassées ! Mais pourquoi pas ? On prend deux nappes et nous courons faire le lit. Elles sont trop courtes, ces nappes ; il en faudrait quatre. Elle retourne à la source et revient en riant plus fort : elle a trouvé toute seule un drap de toile écrue, un peu grosse, un peu rude ; un drap de domestique, mais assez grand pour couvrir les maîtres. Là-dessus, nous secouons le poivre de la couverture et voilà le lit fait. Nous trottons à travers le poivre jusqu'au cabinet de toilette de la marquise, et après vingt allées et venues, vers sept heures du matin nous finissons par nous mettre au lit. La pauvre enfant devait être à demi morte ; quand à moi j'étais sur les dents.

"Petit mari, me dit-elle en posant sa tête sur l'oreiller, je ne suis plus fatiguée du tout."

EDMOND ABOUT.

On parle histoire sainte devant Boireau.

—Au commencement, Adam était seul...

—Alors, interrompit-il, comment faisait-il pour faire des dettes ?

* *

Le docteur X... a une belle-mère qu'il exécère. Celle-ci vient de tomber malade. Un ami rencontre le docteur.

—Est-ce que c'est vous qui la soignez ?

—Ah ! mais non... Ce serait trop tentant !

—Viens, Adèle, je ne peux pas attendre Louise davantage ; si elle n'est pas prête nous partirons sans elle.

—Elle va être prête, papa, attends encore une minute, je t'en prie, dit Adèle ; car tu sais que tu nous as promis de nous parler en chemin de la belle exposition de fleurs que tu as vue la semaine dernière, et Louise voudrait en faire le sujet de sa première composition.

—Louise a la mauvaise habitude de se faire attendre, répondit son père ; ses retards m'ont souvent causé beaucoup de dérangement ; j'ai résolu de ne plus me laisser arrêter pour elle. Je partirai à l'avenir au coup de huit heures, qu'elle soit prête ou non.

—Elle a bien envie de faire la route avec nous ce matin, reprit Adèle, pour entendre ce que tu as à nous dire, si tu l'attends encore aujourd'hui, peut-être sera-t-elle plus prompte un autre jour.

—Non, ma chère enfant, je crois qu'il se passera longtemps avant qu'elle se corrige de ce défaut, s'il ne cause jamais aucune souffrance ; mais si nous partons sans elle aujourd'hui, il est probable qu'elle s'en souviendra. En disant ces mots, il partit avec Adèle.

L'école où allaient Adèle et Louise était à une demi-lieu de la maison de leur père. Celui-ci, ayant son bureau du même côté, faisait une partie du chemin avec elles. Comme il était obligé d'être à son poste à une heure fixe, et qu'il partait vingt minutes avant que les leçons de l'école commençassent, ses filles étaient sûres d'arriver à temps, si elle se mettaient en route avec lui.

Cependant, Louise renvoyait quelquefois jusqu'au dernier moment pour se préparer ; et alors elle s'agitait, se pressait et conjurait son bon papa de l'attendre.

Celui-ci avait remarqué qu'elle avait ce défaut ; mais comme il répugnait à la laisser en arrière quand il la voyait désireuse de l'accompagner, il avait cédé, et renvoyait de jour en jour de prendre un parti pour la corriger. Il s'aperçut bientôt qu'en agissant ainsi, il s'exposait à de graves inconvénients et fortifiait sa fille dans une mauvaise habitude. Il résolut en conséquence de suivre un système différent, et le jour où notre histoire commence, il le mit pour la première fois à exécution.

Pauvre Louise ! elle entendit les dernières paroles de son père, pendant qu'elle cherchait ses gants dans la chambre voisine. Elle ouvrit tous les tiroirs, chercha dans son sac, dans sa boîte à ouvrage, partout ; elle ne put pas les trouver.

—Eh bien ? se dit-elle, puisque papa est parti, cela m'est égal d'arriver tard. Je ne sais vraiment pas pourquoi il est si exigeant aujourd'hui ; il n'est que huit heures et cinq minutes, il a attendu bien plus longtemps hier matin !

Louise, impatientée et de mauvaise humeur, alla chercher sa mère pour savoir si elle avait ses gants. Elle rencontra sa petite sœur Sophie, qui lui dit en passant :

—Papa et Adèle sont partis, Louise, tu seras obligée d'aller seule à l'école.

—Cela ne te regarde pas, si je vais seule ou non à l'école, répondit Louise, je te prie de ne pas te mêler de mes affaires.

—Pourquoi parles-tu ainsi à ta sœur ? lui dit sa mère, qui était à peu de distance. Elle ne t'a rien dit qui doive te blesser.

—J'aimerais savoir où sont mes gants, dit Louise, sans répondre à l'observation de sa mère, ou plutôt sans avoir l'air d'y faire attention.

—Je sais où ils sont, dit Sophie, je les ai vus ce matin sur la table de la salle à manger. Elle courut les chercher et les rapporta un instant après. Louise essaya de dire : "Je te remercie," mais c'eût été presque reconnaître qu'elle avait eu tard envers sa petite sœur, et la pauvre enfant n'en était pas là. Elle prit donc les gants en silence, d'un air un peu confus, et se hâta de sortir de la chambre.

Louise se rendit lentement à l'école, pensant à

la manière dont elle s'était conduite mais sans presque se le reprocher.

Elle rencontra à la porte de l'école une des maîtresses.

—Encore en retard ! dit elle à Louise d'un ton de regret. J'espérais que vous cherchiez à vous corriger de ce défaut.

Louise rougit, son amour propre était blessé.

—Qu'est ce qu'on a contre moi, ce matin ? se dit elle à elle-même ; je suis sûre de n'avoir rien fait d'extraordinaire pour m'attirer des reproches, et tout le monde me gronde.

La classe de Louise était occupée à lire quand elle entra dans la salle. Elle s'assit ; son agitation l'ayant empêchée de se rappeler ce qu'elle devait répondre à la première question qui lui fut adressée, elle résolut de ne plus répondre du tout. La maîtresse parle si vite, dit-elle en elle-même, qu'on n'a pas le temps de réfléchir.

Quand elle se mit à son pupitre, elle s'avoua qu'elle avait agi assez sottement, et que peut-être, après tout, c'était elle qui était en faute plutôt que ses parents et ses maîtres.

—Mais encore pensa-t-elle, si mon père avait attendu une seule minute, ce qu'il aurait très bien pu faire, tout cela ne serait pas arrivé.

Elle prit son cahier ; sa plume allait mal, mais n'ayant pas envie de prier la maîtresse de la tailler, elle résolut d'écrire comme elle pourrait.

Vains efforts ! tantôt sa plume faisait un plein là ou il fallait une liaison, tantôt elle ne marquait pas du tout. Agitée, vexée, Louise plonge sa plume si avant dans l'ancrier, qu'en la retirant une grosse goutte d'encre tombe sur son livre.

—C'est cela ! parce que je m'efforce de bien faire, se dit elle, la plume et l'encre semblent s'être conjurés contre moi.

Elle prend du papier brouillard, mais elle l'applique avec si peu de précaution sur la tache, que l'encre s'étend dans tous les sens. Autre exclamation de Louise, qui accuse le papier de ne rien valoir. Elle met de côté son cahier d'écriture, et prend son livre d'arithmétique ; mais, quoiqu'elle fût habile à compter, elle avait à peine achevé une addition, que le signal du départ fut donné.

Louise fut, toute la journée, irritable et malheureuse ; elle fit bien quelques efforts pour vaincre ses mauvais sentiments, mais la moindre contrariété les excitait tout de nouveau. Quand le soir vint, elle se retira sans dire bonsoir, sans prendre congé de personne, mécontente d'elle-même et des autres.

Alors enfin, Louise se trouvant seule et pensant à la triste journée qu'elle venait de passer, fondit en larmes. Elle considéra comment une seule faute, quand on ne s'en repent point, peut en amener beaucoup d'autres et causer une suite de chagrins. Elle pria Dieu de lui pardonner et de l'aider à se corriger.

M. JOS. SAINT CHARLES

Nous avons appris avec plaisir les succès que vient de remporter notre jeune et distingué compatriote, M. Jos. St-Charles, qui poursuit depuis deux ans ses études artistiques à Paris.

Au dernier concours qui vient d'avoir lieu, et sur 340 concurrents, il est arrivé avec le numéro 15. Ceci lui permet de concourir au Salon et pour le Prix de Rome.

A une exposition de tableaux tenue précédemment, M. St-Charles avait été le cinquième sur 250 exposants.

Bravos ! M. St-Charles

Juger sur l'apparence expose à des remords.

L'enfance est une préface qui vaut souvent mieux que le livre.

La physionomie est la vraie traduction des sentiments de l'âme ; le geste en est l'amplification.

Un homme peut parvenir à bien connaître les femmes, mais comme Latude devait connaître les géoliers, après trente-cinq ans de captivité.



EN DESCENDANT L'OTTAWA

Si j'ai discontinué, mes chers lecteurs, de vous entretenir sur Ottawa, c'est qu'il m'a fallu quitter la capitale à l'improviste pour ainsi dire, et un peu plus tôt que je ne m'y attendais.

A présent, si je vous renvoie à un temps un peu éloigné du moment où j'écris, n'accusez pas tant ma négligence, mes bons amis, que les dernières élections dont les émotions vives viennent de se calmer à peine, et auxquelles je me suis vu forcé de me mêler, hélas !

C'était donc par un beau matin du mois de mai dernier. La brise soufflait fraîche sur la rivière, mais le ciel était pur. Toute la journée, la veille, une pluie d'averse avait inondé la ville et le firmament brillait serein, ce matin-là, comme c'est l'ordinaire aux lendemains d'orages.

Disant avec peine adieu ou plutôt au revoir à tous mes chers hôtes de la capitale, j'avais résolu d'accomplir l'énorme sacrifice de les quitter ce jour-là. A 7 hrs 10 a. m., je montais dans le vapeur "Empress" de la Cie de navigation de l'Ottawa, faisant le service d'Ottawa à Grenville ; à 7 hrs 20 a. m., je pressais la main de mon fidèle ami, qui avait voulu me tenir compagnie jusqu'à son dernier moment, et quelques instants après nous démarrions. Je m'éloignais, la tristesse dans l'âme ; abandonnant déjà à Ottawa, avec mes derniers saluts, mes premiers regrets.

* *

En lâchant le quai, le bateau opère une conversion sur la droite et le voilà filant à toute vitesse, le cap sur Montréal. Adieu le quai de la Reine et ses abords, adieu les falaises abruptes de Rockliff et de la pointe Nepeau, puis, en détournant, le pont suspendu et les chutes, Hull et ses chantiers, adieu beaux paysages, témoins inconscients de bien chers souvenirs !

Vite je descends au bureau du commis me munir d'un billet de passage pour remonter tout de suite à l'arrière du bateau. Mais c'est en vain que je me hâte, tout disparaît et s'efface à mon œil anxieux. Notre aquatique coursier dévore l'espace. Le village de la Pointe-Gatineau n'est plus qu'un point indécis sur la rive droite, pendant que, sur la gauche, seuls les clochers de la cathédrale et les tours du Parlement se dessinent encore sur le fond du ciel. Avec ces derniers jalons pour lui tracer la route, mon cœur vole encore, sur l'aile de ma pensée, visiter une dernière fois divers coins d'Ottawa, tous plus chers les uns que les autres. Et tant que quelque chose d'Ottawa m'apparaît encore, il s'y promène ainsi, le pauvre exilé, jusqu'à ce que ma vue se trouvant bornée par l'horizon, il retombe dans ma poitrine, comme poussé par la détente subite d'un ressort puissant.

Alors, livré à moi-même, je me plongeai un instant dans de profondes réflexions pendant que le navire filait, filait sur l'eau à toute vapeur. Cet instant fut long d'une demi-heure. Lorsque je revins à la réalité des choses, nous touchions au quai de la station voisine d'Ottawa, à huit milles près, East Templeton, dans la province de Québec.

Nous avions longé, et j'avais vu, sans toutefois m'en rendre bien compte, des rives pittoresques, escarpées du côté d'Ontario, à notre droite—rive gauche de l'Ottawa—plates et basses du côté de Québec, à notre gauche—rive droite de l'Ottawa—à droite, ça et là quelques maisons éparpillées sur la côte et des terres en culture d'assez bon aspect, à gauche, de bien rares habitations disséminées dans la savane, et puis, là-bas, tout au fond, masquant la ligne de l'horizon, la voie ferrée du Pacifique Canadien qui va se rapprochant toujours de la rive. Plus loin le chemin de fer longe la berge, s'accrochant aux derniers contreforts des Laurentides qui viennent baigner leurs pieds timides dans l'Ottawa langoureux, pendant que leur front cherche, menace le firmament.

Pour plusieurs milles, après la station d'East Templeton, le spectacle se continue, sur l'une et l'autre rive, toujours le même et cependant jamais monotone. Au contraire, j'y trouve tant d'attraits que ma lecture languit, où je cherchais de la distraction aux tristes idées du départ. Le journal du matin glisse entre mes mains, mon plus frais souvenir d'Ottawa pourtant, acheté du légendaire petit vendeur sur le point de laisser le quai. Accablé de mon mépris, il tombe à mes pieds, pendant que moi, amant de la nature, je m'absorbe dans sa contemplation qui est en même temps une prière à son divin auteur. Oh ! qu'ils sont doux et croyants ces quarts d'heure de rêverie !

* *

Voici Cumberland, autre station, à vingt milles d'Ottawa. Rockland, cinq milles plus bas ; vaste entrepôt de bois de construction, siège de scieries considérables et pleines d'activité. Ces deux ports se trouvent sur la rive haut-canadienne, dans le comté de Russell.

Encore quatre milles de notre marche en avant et nous sommes à Thurso, province de Québec, dans l'immense comté d'Ottawa que nous avons côtoyé depuis notre départ, comme nous continuerons de le faire pour plusieurs milles durant. Déjà la rive québécoise se relève peu à peu au-dessus du niveau de l'eau, et la chaîne de montagnes commence à rallier sensiblement la rivière. Et ce, pendant que de l'autre bord, la côte s'affaisse de plus en plus, que le paysage tourne à l'uniformité.

A six et onze milles de Thurso, trente-cinq et quarante milles d'Ottawa, on touche encore successivement au quai de Lamb et à celui de Brown. Puis on arrive à Papineauville, toujours cher à notre fierté nationale parce qu'il nous rappelle le nom d'un illustre Canadien, auquel il ne manqua que la foi pour atteindre à une double immortalité.

Ici le spectacle qui se déroule à nos yeux, sur l'une et l'autre rive, est des plus réjouissant. La rivière, large et belle, coule au sein d'une campagne magnifique.

Cinq milles de plus et nous voilà rendus à Montebello où résident encore les descendants du grand tribun canadien. Le domaine seigneurial confine à la rivière, et du pont du bateau l'on distingue vaguement les formes indécises du vieux manoir qui se cache derrière les arbres, un peu plus loin.

De Montebello, dans le Bas Canada, à L'Original, P. Q., c'est l'affaire d'une heure de marche. Nous sommes ici à cinquante-neuf milles de la capitale fédérale du Canada. Ceux des touristes qui se dirigent vers les sources Caledonia prennent terre à cet endroit. Un coche les conduit directement à L'Original à Caledonia.

En partant de L'Original, le vapeur reprend son allure emportée et fait, en moins d'une demi-heure, les cinq derniers milles qui le séparent de Grenville, son point d'arrêt. Il est un peu plus de midi lorsque les passagers, qui ont quitté Ottawa vers 7½ hrs du matin, opèrent leur débarquement à ce dernier port.

Grenville avec ses rapides et, plus bas, Carillon avec son barrage énorme et ses glissoires pour trains de bois, offrent un obstacle infranchissable à la navigation de l'Ottawa. Aussi ses patrons ont-ils eu l'excellente idée de la partager en deux étapes : d'abord d'Ottawa à Grenville, puis de Carillon à Montréal, et *vice versa*, en remontant. Une courte voie ferrée relie ces deux stations entre elles, en longeant, l'espace de treize milles, le minuscule canal de Grenville qui ne permet le transit qu'à des bateaux de bien faible tonnage. Il y a donc un train local qui, dans l'espace d'une heure de temps environ, permet aux deux bâtiments, de Montréal et d'Ottawa, d'échanger réciproquement leurs passagers et bagages, sans éprouver presque de retard sur l'ensemble du voyage.

C'est ce train-là que je dois prendre pour poursuivre mon itinéraire. Mais à demain. Impossible de passer sans me rendre à des invitations pressantes et aller visiter, dans le comté de Prescott, là, vis-à-vis Grenville, le joli village d'Hawkesbury, où l'on veut bien que je sois attendu. S'il vous plaît de m'accompagner, amis lecteurs, nous passerons ensemble la rivière.

C'est en chaloupe, frêle embarcation, que s'opère cette traversée assez émouvante, juste à la tête des rapides. Mais le guide est sûr, je vous le dis, et connaît son Ottawa peut-être mieux que son Pater ; soyez sans crainte. Il y avait bien, cette fois-là, avec nous autres un gaillard plus qu'à moitié *tramp* assez plein d'eau-de-vie pour trouver, à l'occasion, dans le lit profond de la rivière, son eau de mort. Après nous avoir ahuris de ses sonnettes pendant trois quarts d'heure et nous avoir braillé sur tous les tons un seul bout de refrain compréhensible : *I'm an Irishman*, il ne l'était que trop, malheureusement, il se sauva au débarcadère sans payer son écôt. Le bon vieux père Bergeron jura ses grands dieux—mais un peu tard, c'est vrai—qu'il n'en reprendrait jamais, jamais plus de ces gens-là, dans sa chaloupe. Ainsi vivez sans crainte, vous qui traverserez un jour à Hawkesbury.

On vogue longtemps sur la rivière avant d'apercevoir Hawkesbury. Ce n'est qu'au détour d'une île qu'on le découvre, par-dessus laquelle il s'abrite modestement. Dans l'enfoncement d'une assez large baie on distingue, à gauche, deux ou trois grandes scieries en pleine opération ; à droite, une couple d'autres, inactives en ce moment. Tout cela opère, m'a-t-on dit, au nom de la "Hawkesbury lumbering Co." dont les messieurs Hamilton, d'Ottawa, furent pendant longtemps les richissimes directeurs.

Pendant qu'on me fournissait ces informations, je prenais terre au rivage et me faisais conduire, quelques minutes après, au presbytère du village où je devins l'hôte, trop honoré, de monsieur le curé du lieu.

Oh ! je me rappellerai longtemps cette franche et cordiale réception, à laquelle je ne me connaissais aucun titre que celui d'un sympathique inconnu, si ce n'est pourtant mon amitié aussi vive que respectueuse pour l'un des membres de la petite famille du presbytère.

La jolie course que j'ai faite, dans l'après-dîner, à travers le parc Hamilton, sur les îles et jusqu'au bord des rapides, l'aimable compagnie que j'y avais, ce double repas de famille où fut convié, comme un frère l'humble étranger, cette veillée au coin du feu, au doux foyer du presbytère, la bonne nuit que j'ai passée sous ce toit béni entre tous, la messe entendue le matin dans la modeste et fraîche chapelle, le long et intime entretien de l'avant-midi, entremêlé de quelques chants et assaisonné de vos prudentes remarques, monsieur le curé, la séparation enfin et les peines inévitables du départ sous de pareilles circonstances, voilà autant de souvenirs qui vivront pour bien longtemps ineffaçables dans mon cœur.

A vous, monsieur le curé, et aux vôtres, faible gage de ma gratitude, j'en fais un respectueux hommage !

Il était onze heures du matin quand, après avoir serré la main une dernière fois au vénérable curé qui m'avait suivi jusqu'au rivage, insigne honneur, je réintérai l'embarcation du vieux traversier et nous gagnâmes Grenville. Le bonhomme, tout en jasant, me donna certains détails sur son village. J'en extrais ceux-ci :

Hawkesbury contient de cent cinquante à deux cents familles, vivant presque toutes de l'industrie du bois, l'hiver dans les chantiers, l'été dans les scieries. Il possède quatre églises, dont une catholique et les trois autres des congrégations réformées. Il s'y trouve une école publique, dont monsieur le curé a fait à grand-peine une école séparée, grâce à l'hostilité systématique des protestants et à la lâche insouciance de quelques rares catholiques. Malgré tout, ce prêtre actif et zélé a su discipliner la population flottante et manufacturière qui forme son troupeau, et la congrégation catholique de Hawkesbury tient à honneur de donner le bon exemple à ses sœurs séparées.

Somme toute, l'on aime Hawkesbury et pour lui-même et surtout pour les bonnes gens qu'on y trouve et l'on voudrait, en s'éloignant, leur dire non pas adieu, mais au revoir.

* *

Il était midi ou à peu près lorsque je pris pied de nouveau sur la jetée de Grenville, quelques minutes avant que n'y abordât, à son tour, le vapeur d'Ottawa.

En attendant je me payai le luxe d'une courte excursion à travers Grenville. C'est un grand village, sis à l'entrée du canal du même nom. Ça a dû être, un jour, un centre d'activité dont il ne reste plus aujourd'hui que de rares vestiges. Le mouvement de la navigation pour le commerce du bois d'Ottawa, l'arrivée et le départ journalier du vapeur de la capitale et du train de Carillon, voilà presque tout ce qui met un peu d'animation dans Grenville. L'église catholique est celle d'une mission demi aisée, mais pleine de piété comme le sont toutes ces petites églises, bien plus souvent que les cathédrales de nos villes. De Grenville c'est jusqu'à Calumet qu'il faut se rendre, quelques miles plus haut, pour joindre la grande voie ferrée transcontinentale du Pacifique Canadien, à l'un de ses points d'arrêt.

Un peu avant une heure arrivait l'Empress d'Ottawa, et moi, tout joyeux je le saluais naïvement comme un messager de bonnes nouvelles, me figurant qu'il m'apportait encore quelque chose des chers absents de là bas.

Quelques minutes plus tard, monté dans le train de Carillon qui venait d'entrer en gare, je filais à toute vapeur, loin de Grenville, pendant que l'Empress démarrerait aussi, en route pour Ottawa, et que sur le quai un impressario faisait danser son ours au grand amusement des badauds.

Une demi-heure s'était à peine écoulée que je quittais le train, au débarcadère de Carillon, et pendant que le vapeur *Sovereign* déguerpissait à son tour vers Montréal, je montais en voiture pour St-André d'Argenteuil. Une mienne tante, supérieure du couvent, dans ce dernier endroit, avait bien voulu me faire l'amabilité de venir elle-même me recevoir à l'arrivée du train.

Ici finit la première étape de mon voyage en descendant l'Ottawa. Me sera-t-il donné, lecteurs, de vous en narrer une prochaine fois la seconde ? Si la chose peut vous intéresser, j'en ai l'espoir.

En l'espace d'un jour

Juillet, 1890.

ÉTYMOLOGIES

MÉGANTIC

Mégantic est un mot abénaquis. Il vient de Namesokánjik, lieu où se tiennent les poissons.

TÉMISKAMING

Témiskaming est un mot algonquin qui veut dire là où l'eau est profonde.

KAMOURASKA

Kamouraska vient de Cap Mouraska, mot sauvage, et veut dire endroit où les joncs croissent en abondance.

MADAWASKA

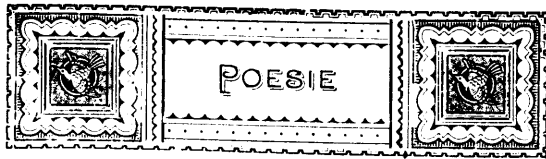
Le mot Madawaska que l'on devrait écrire ainsi Madaouaska, vient de Modasas8kaou Môda8as8ki, terre du porc-épic.

CHICOUTIMI

Chicoutimi ou Shekutimish, dit Arthur Buies, veut dire en indien : plus loin elle est encore profonde. Mgr Lafleche donne à ce nom la signification et l'origine suivante : Chicoutimi "jusqu'ou c'est profond" (en langue crie). De *Tihks* "jusque là, et *timeu*, c'est profond".

COATICOOK

Coaticook, mot abénaquis, est formé de deux noms et d'une locution prépositive : *Koa*, pin ; *tegw*, ou *tew*, rivière, entrent dans la composition du mot : *ok* : signifie, suivant le cas, à, du, sur, dans ; *Koatewg* signifie rivière des pins ou du pin. Ce nom a sans doute été donné à la ville actuelle à cause du grand nombre de pins qui pouvaient autrefois se trouver sur les bords de la rivière Coaticook, ou encore, un pin tout à fait remarquable à l'embouchure de cette rivière aurait pu inspirer cette appellation aux habitants d'alors. P. G. R.



LA MORT DU SOLEIL

Le vent d'automne, aux bruits lointains des mers pareil,
Pleins d'adieux solennels, de plaintes inconnues,
Balance tristement le long des avenues
Les lourds massifs rougis de ton sang, ô soleil !

La feuille en tourbillons s'envole par les nues ;
Et l'on voit osciller, dans un fleuve vermeil,
Aux approches du soir, inclinés au sommeil,
De grands nids teints de pourpre au bout des branches nues.

Tombe, astre glorieux, source et flambeau du jour !
Ta gloire, en nappes d'or, coule de ta blessure,
Comme d'un sein puissant tombe un suprême amour.

Meurs donc, tu renaîtras ! L'espérance en est sûre.
Mais qui rendra la vie et la flamme et la voix
Au cœur qui s'est brisé pour la dernière fois ?

LECONTE DE LISLE.

UNE ERREUR JUDICIAIRE MILITAIRE

.... Je tiens l'histoire de feu ma pieuse et sainte grand'mère, qui ne la disait que les larmes aux yeux, et si je la fais connaître aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, c'est que tous les journaux, depuis l'affaire Borras, ont ressuscité toutes les erreurs judiciaires qui sont loin d'être aussi dramatiques que celle-ci.

C'était en 18...., à Bayonne, Basses Pyrénées, France, ville où a été inventée la baïonnette, et ville dont les gracieuses fortifications entretenues comme un jardin anglais pourraient arrêter la morgue Castillane.

Un matin, à la caserne, on trouva le cantinier, sa femme et leur enfant assassinés. Des taches de sang conduisant de la cantine aux privés, et de là, dans une chambre, près du lit d'un jeune soldat, servirent de piste. Dans les privés, on trouva un couteau ensanglanté, de même qu'un mouchoir marqué de la lettre F. Les preuves étant accablantes, on se rendit, avant le réveil, dans la chambrée. Le soldat Fressange dormait d'un sommeil angélique.

Il fut brutalement réveillé.

—Levez vous ?... Où est votre couteau ? où est votre mouchoir ?...

Ces trois questions lui furent posées à brûle-pourpoint. Abasourdi, ahuri, tremblant, nerveux, prêt à tomber en syncope, ne trouvant pas les objets demandés, il répondit, d'une voix comme prise dans un étau :

—Je ne sais pas.

—Êtes vous sorti, cette nuit ?

Il se frotta les yeux pensant faire un mauvais rêve, et répondit :

—Oui, j'ai été aux privés.

—Pas ailleurs ? lui demanda-t-on.

—Non.

—Suivez-nous.

On le fit marcher sur les traces de sang qui partait de son lit et allait aux endroits déjà cités.

Fressange chancelait, voyant tout rouge devant lui et s'écria :

—Du sang !... du sang !...

On le mena à la cantine et on le confronta avec les cadavres... on dut le soutenir... De là on le conduisit aux privés...

—Du sang !... s'écria-t-il encore, toujours du sang !...

Là, on lui montra son couteau et son mouchoir marqué à son initial.

—Les miens ! hurla-t-il d'une voix rauque, l'œil hagard, les cheveux hérissés.

Il n'en fallut pas davantage. Je l'ai déjà dit, les preuves étaient accablantes.

On le jugea et il fut condamné à être fusillé ! à toutes les questions il répondait :

—Non, ce n'est pas moi, c'est une infernale fatalité.

Et malgré cela il ne devint pas fou.

Fressange était un garçon de bonne famille, bien élevé, au cœur tendre, doux, bon, sensible qui aimait la vie militaire et qui s'était engagé malgré le désir de ses parents. A part cela, on ne recueillait que des éloges de lui, tant dans la vie civile que dans la vie militaire dont il fuyait les mauvaises compagnies. Il y en a partout. On remua ciel et terre après sa condamnation, mais le couteau et le mouchoir se dressaient au dessus de sa tête comme l'épée de Damoclès.

Le jour de l'exécution arriva. On choisit douze soldats et un sergent pour accomplir cette triste besogne. Au commandement de "Feu," les douze balles portèrent à trois pieds au-dessus de Fressange fixé au mur. Sans s'être donné le mot, les douze soldats ne voulaient pas obéir à la justice, et pendant qu'on rechargeait les armes l'aumônier du régiment qui l'avait assisté s'écria :

—Vous fusillez un innocent !

—"Feu" répéta pour une seconde fois une voix rauque.

Fressange tomba, et le sergent, selon la coutume et l'ordre, lui donna le coup de grâce. Il lui tira un coup de fusil dans l'oreille.

... Quinze ans se sont passés. Un jour, en Afrique, dans le même régiment, un capitaine tomba mortellement blessé. Il fait demander l'aumônier et lui balbutie :

—Fressange était innocent ; c'est moi qui suis le coupable.

Celui qui faisait cet aveu, c'était le sergent qui avait donné le coup de grâce à Fressange.

Arthur P. Rabat

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Entre-côte à la méridionale.—Prenez une belle entre-côte que vous piquez d'ail et d'échalottes ; faites-la cuire sur le grill salée et poivrée. Faites fondre un morceau de beurre dans une casserole, hachez menu une gousse d'ail, persil, ciboules, fines herbes. Mettez l'entre-côte dans un plat bien chaud, versez dessus le beurre garni de fines herbes, laissez un peu mijoter sur le bord du fourneau et servez.—Excellent.

Soufflé au chocolat.—Pour ce soufflé, vous préparez une bouillie comme celle indiquée pour le soufflé du café. Remplacez l'essence de café par deux tablettes de chocolat que vous aurez fait amolir à la chaleur et broyées ensuite. Délayez-les avec un peu de crème et incorporez-les dans votre bouillie à soufflé.

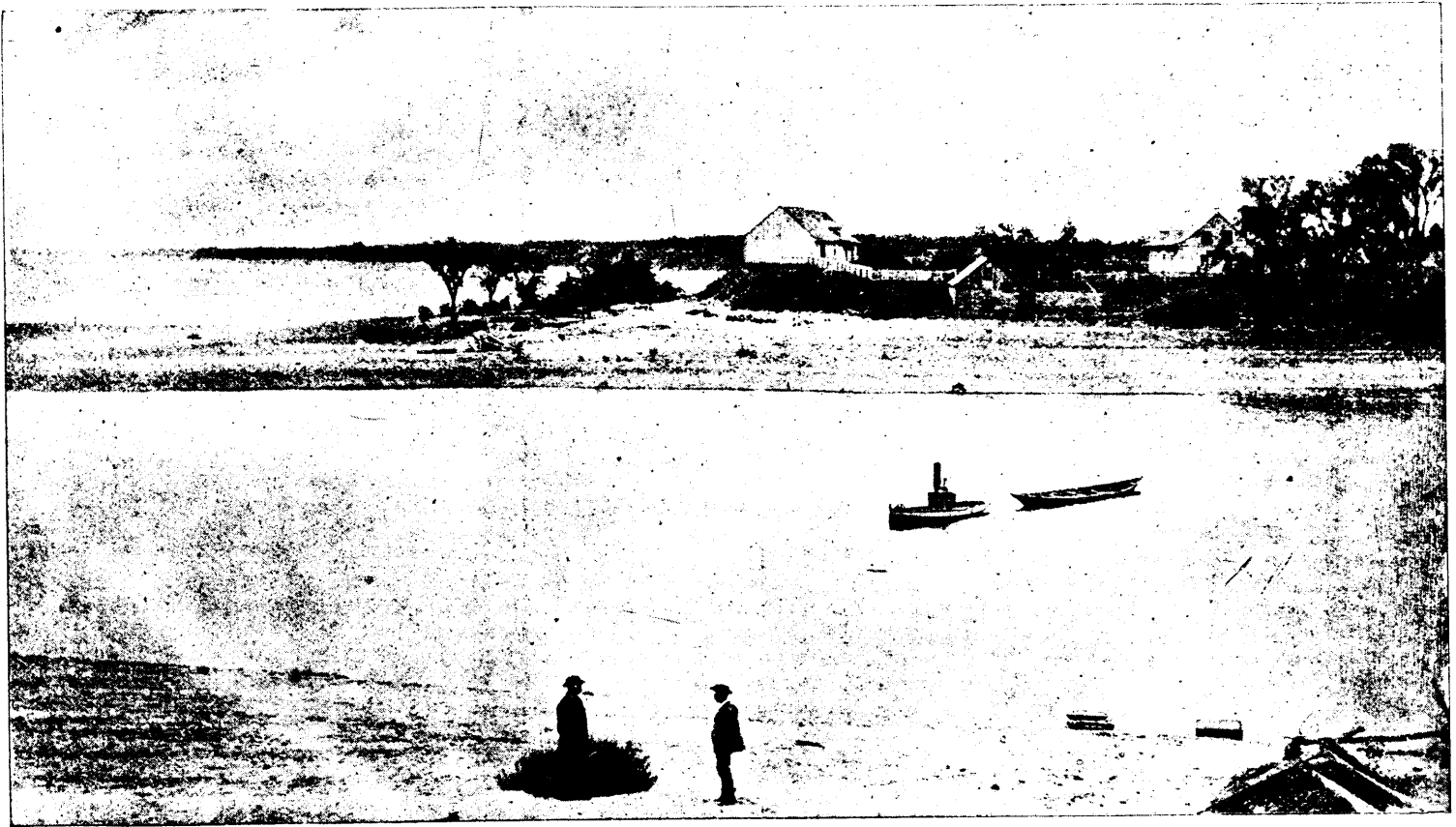
Les soufflés ne se démontent pas, ils se servent dans la casserole ou dans le plat creux où ils ont cuit. C'est un entremets que les convives doivent attendre.

Quant à la cuisson, il importe qu'elle se fasse à feu modéré, parce qu'il arrive souvent que l'extérieur du soufflé est cuit alors que l'intérieur en est resté liquide et mou, ce qu'il faut éviter.

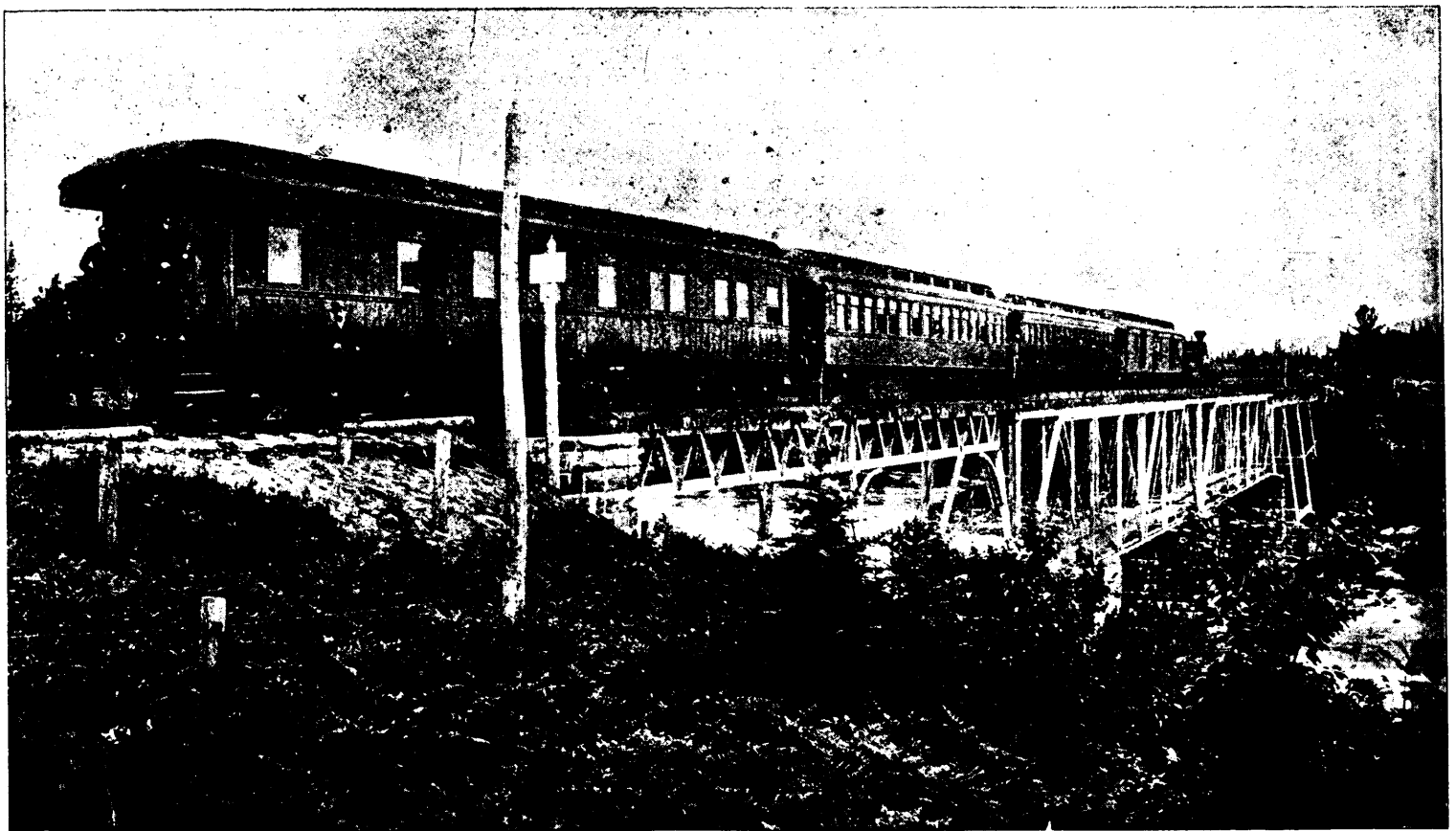
Pain de foie de veau.—Laisser fondre un peu à feu doux, dans la poêle, une demi-livre de lard frais coupé en morceaux ; ajouter un oignon coupé en lamelles minces, et trois quarts de livre de foie de veau, sel, poivre, muscade, épices, bouquet, toute petite gousse d'ail à volonté, et alors faire revenir le tout vivement.

Laisser refroidir et piler au mortier, passer au tamis, remettre dans une terrine et le bien travailler en ajoutant rapidement un quart de beurre un peu de madère ou de cognac. Blanchir la farce et la mettre au frais dans un moule quelconque. Généralement on la prépare la veille du jour où elle doit être servie comme hors-d'œuvre fin, entourée de gelée.

A TRAVERS LE CANADA



POSTE DE LA COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON SUR LA RIVIÈRE MATABETCHOUAN



LE PONT JACQUES CARTIER

VUES PRISES SUR LE PARCOURS DU CHEMIN DE FER DU LAC SAINT-JEAN

Photographies Livernois. — Photo-gravures Armstrong

M. JOSEPH BOIVIN

M. Joseph Boivin, qui vient d'être nommé assistant secrétaire de la Province occupait, depuis 1887, la charge de secrétaire particulier de l'hon. M. Mercier, Premier Ministre.

M. Boivin est un enfant de St-Hyacinthe, où il a fait ses études classiques et légales. Appelé par M. Mercier en 1887, lors de l'arrivée de ce dernier au pouvoir, à un poste de confiance et de travail, il a su le remplir à la satisfaction de son chef. Comme secrétaire du Premier Ministre, M. Boivin a su s'attirer l'estime de tous ceux qui ont été en contact avec lui ; adversaires comme amis politiques ont toujours trouvé en lui un gentilhomme en tout temps prêt à rendre service.

M. Boivin est un fort joli grand garçon, courtois, poli, affable, et qui ne compte que des amis à Québec et dans la province. Sa nomination, récompense d'un travail intelligent au bureau du Premier Ministre, et d'aptitudes hors lignes, a été bien vue de tous.

LES DIVERSES RELIGIONS EN CHINE

Il y a trois religions en Chine : celle de Confucius, celle de Lao-tse et celle de Bouddha ; la religion officielle est celle de Confucius. La première est celle des lettrés, la seconde celle du peuple, la troisième, qui compte moins d'adhérents, est celle des illuminés.

I

La religion de Confucius est plutôt une philosophie qu'une religion, car elle n'a ni dogmes, ni culte ; les fervents parmi les lettrés la pratiquent ainsi ; c'était trop peu pour le peuple grossier ; on y a ajouté des temples et des bronzes.

Confucius est le plus grand génie qu'ait produit l'humanité, au dire des Chinois, la nature n'avait pas de secrets pour lui ; tout ce que sait un Chinois, il l'a appris dans Confucius.

Confucius est un déiste. Suivant lui, l'homme est si petit qu'il importe peu de quelle manière il honore Dieu si grand. Dieu comprend toutes les langues, surtout celle qui ne se parle pas et s'exprime par les sentiments du cœur. L'homme honore Dieu en s'efforçant de devenir comme lui, juste et sage ; tout homme peut arriver là, s'il s'arme tout jeune contre les sens, car les sens séduisent. Où est l'arme de cette lutte ?

1o dans le respect de soi qui corrige la négligence, cause première de toute corruption ; 2o dans l'imitation des sages ; l'imitation brise l'orgueil, cause de l'aveuglement ; 3o dans la répression des désirs qui donne la paix. On sait que Confucius vécut six cents ans avant Jésus-Christ.

II

Cette doctrine est trop subtile pour le peuple qui a pris celle de Lao-tse ou de la métempsycose. La doctrine de Lao-tse est plus consolante que celle de Confucius qui ne promet rien comme récompense à la vertu. Que cette doctrine satisfasse les mandarins, qui jouissent d'un bonheur relatif en cette vie, où ils commettent tous les crimes sans remords, on le conçoit. Mais au peuple malheureux il faut non seulement une doctrine d'espé-

rance, mais une doctrine qui, tout en promettant la jouissance après la misère, assure aussi le châtiement de ses oppresseurs. Le Chinois, exploité par le mandarin, croit à la métempsycose, parce que la métempsycose lui promet le bonheur et l'assouvissement de ses haines.

—Tu seras buffle dans l'autre vie, dit-il par derrière au mandarin qui le méprise ; tu seras buffle et je te taperai dessus.

En Chine le peuple opprimé et grugé sent le besoin d'une compensation : il a rêvé une autre vie où le mandarin sera cheval, boeuf, âne ; où lui, Jacques Bonhomme sera mandarin ; alors il aura la trique et le fouet, et il se vengera. Voilà tout le dogme de Lao-tse.

Cette doctrine compte environ, dans tout l'Empire, cent dix millions de sectateurs. Lao tse est né deux siècles avant Confucius.

III

La troisième religion est celle de Bouddha. II



JOSEPH BOIVIN assistant-secrétaire de la Province.—Photo. Livernois.—Photo-grav. Armstrong.

Plus heureux que les anciens, nous avons l'avantage d'avoir un guide certain qui ne nous trompera jamais. *L'Évangile* nous trace une voie toujours sûre, invariable, et bien des consolations nous sont réservées si nous suivons ses sages maximes, et si nous pratiquons les vertus qu'il nous enseigne.

Le chemin de la vertu, quoique pénible qu'il puisse paraître, est le seul qui conduise au bonheur ; celui du vice, au contraire, quoiqu'agréable qu'il soit à l'entrée, aboutit infailliblement à l'infortune et à la misère.

Aussitôt qu'une pensée vraie est entrée dans notre esprit, elle jette une lumière qui nous fait voir une foule d'autres objets que nous n'apercevions pas auparavant.—DE CHATEAUBRIAND.

à celui de la franc-maçonnerie : destruction de l'autel et du trône ; telle est la secte du Nénuphar blanc, qui compte dans la seule plaine de Yun-nan plus de quinze cents adeptes. Se rattache aussi à la religion de Bouddha la secte des Jeûneurs qui s'engagent à ne manger de leur vie rien de ce qui est animal ; viande, poissons, œufs, tout leur est interdit.

Le Bouddhisme compte environ cent cinquante millions d'adhérents. Tout se transforme dans le cercle d'une éternelle transmigration ; telle est la base de ce système religieux.

LES DEUX CHEMINS

Les anciens disaient qu'au commencement de la vie on trouve deux routes devant soi.

L'une, celle du malheur ou du vice ; l'autre, celle du bonheur ou de la vertu. A l'entrée de la première on rencontre un personnage qui nous séduit au premier coup d'œil ; il porte un masque orné de couleurs brillantes, mais qui comme un visage pâle, livide, rongé d'ennuis et dévoré de remords.

Il nous engage à le suivre d'un air séduisant, il vous montre un chemin semé de fleurs ; mais ces fleurs se séchent aussitôt qu'on les a touchées ; elles cachent des précipices que l'on aperçoit que lorsqu'il n'est plus temps de les éviter.

A l'entrée de l'autre route se présente une belle femme d'une figure imposante et sévère, mais pleine de bienveillance et qui vous dit :

« Jeunes gens, je ne veux point vous tromper : tout ce qu'il y a de beau et d'excellent dans la nature s'achète aux prix de la peine et du travail ; la Providence l'a ordonné ainsi. Si vous voulez qu'elle vous soit favorable, il faut lui rendre hommage ; si vous voulez être aimé de vos amis, il faut leur faire du bien ; si vous voulez être honoré dans votre patrie, il faut lui être utile ; si vous voulez que la terre vous donne ses fruits, il faut la cultiver. Enfin, si vous voulez avoir un corps robuste, il faut l'accoutumer à obéir à l'âme, et l'habituer à la sueur et aux efforts laborieux. Après quelque temps d'épreuves, vous arriverez au terme de vos travaux et vous jouirez enfin d'une félicité éternelle.

« Jeunes gens, choisissez entre ces deux routes ; il y va du bonheur ou du malheur de toute votre vie ».

« FICELLETON DU « MONDE ILLUSTRÉ »

MONTRÉAL, 2 AOUT 1890

LE REGIMENT

PREMIÈRE PARTIE

LE SOUS-OFFICIER JACQUES

(Suite)

Gironde également s'éloigna. Bernard lui serra la main froidement. Mais quand il tendit la main à Jacques celui-ci se contenta de faire le salut militaire. Mme de Cheverny n'avait point reparu. Elle était chez elle avec Bernerette. Ce fut chez sa mère que Bernard monta. Bernerette était en larmes quand il entra. Nerveuse, les yeux rouges, le mouchoir mordillé par les dents, elle regardait par la fenêtre entr'ouverte sur le jardin et Marguerite lui parlait à demi-voix, derrière elle.

—Que se passe-t-il ? fit Bernard.

—Bernerette n'est pas sage, dit Mme de Cheverny alarmée. Elle me reproche de l'avoir emmenée du salon au moment même où ce... jeune homme, M. Gironde, y entra.

Bernard prit sa sœur dans ses bras et l'attira de force sur ses genoux. Et en riant :

—Tiens, tiens. Et pourquoi voulais-tu rester au salon ?

—Demande-le à ma mère, fit Bernerette.

Mme de Cheverny était toute décontenancée. Elle murmura :

—Bernerette est folle et cherche à nous faire de la peine. Nous avons tort d'aimer cette enfant-là.

—Qu'a-t-elle fait ? Qu'a-t-elle dit ?

—Elle vient de m'avouer...

Marguerite se leva, la gorge contractée, ne pouvant plus prononcer un mot. Elle faisait des efforts inouïs pour ne pas pleurer. Elle se promena un peu dans la chambre, reprit du sang-froid, et sourdement :

—Sais-tu ce qu'elle vient de m'avouer, dans une crise de larmes et de sanglots, presque dans une attaque de nerfs ? qu'elle aime ce... Pierre Gironde... qu'elle connaît à peine.

Bernard tressaillit. La situation était cruelle, atroce, sans issue. Cette jeune fille, délicate, malade, presque condamnée même, aimait ce jeune homme ! Contrarier cet amour, c'était tuer cette jeune fille. Ne s'y opposer point, c'était permettre quelque chose d'horrible, l'inceste moral, puisque, Marguerite et Bernard le croyaient, Gironde et Bernerette étaient nés de la même mère. Et la pauvre femme, le cœur serré, se sentant devenir folle, voyait en cela comme un châtement nouveau de la faute d'autrefois. Cette faute, elle pensait l'avoir bien expiée pourtant ! Elle avait vu mourir Julien Rémondet ! Elle avait vu son enfant disparaître de sa vie ! Elle avait pleuré toutes ses larmes ! Depuis vingt ans elle avait les regrets et les remords ! Et les larmes allaient recommencer de plus belle, puisque le châtement recommençait !

Bernard était, lui aussi, anéanti par cette découverte. Et en comprenant les effroyables souffrances du cœur de sa mère, il se sentait pris pour elle d'une immense pitié ! Il fut sur le point de lui dire qu'il avait lu la lettre de Patoche, que le secret de Gironde il l'avait, malgré lui, surpris ! Mais il se retint ! Avait-il le droit de dire cela ? Sa mère eût-elle, entendant cette confidence, éprouvé quelque soulagement ? N'en eût-elle pas souffert, au contraire, davantage, puisqu'elle aurait été obligée, de baisser la tête devant un fils adoré ? Et il se tut !

—Mon enfant, disait Marguerite en caressant la jeune fille, fais-moi une promesse. Ne pense plus à ce jeune homme !

—Pourquoi ?

—Il ne te convient pas !

—Qu'en savez-vous mère ?

—Je t'en prie, Bernerette, renonce à cette

idée, si tu ne veux pas me faire du mal, beaucoup de mal.

—Je l'aime !

—Tu l'oublieras !

—Jamais !

—Mon enfant ! dit-elle avec reproche.

Et la pauvre mère tournait son regard affolé vers son fils, comme pour chercher auprès de lui du secours.

—Oublie, dit Bernard. Tu le connais si peu ! Bernerette secoua la tête.

—Je ne vous en parlerai jamais, dit-elle, mais l'oublier ? non ce n'est pas possible.

Et passant rapidement entre sa mère et son frère, elle s'enfuit, regagna sa chambre et s'y enferma. Et Marguerite, tête baissée, pleurait, pensant :

—Est-ce juste ? N'avais-je pas assez souffert ?

Pendant que Bernard, infiniment triste, regardait, sans les voir, quelques oiseaux qui voletaient sur les arbres du jardin.

XIII

L'oncle César ne perdait pas son temps. La figure de Patoche, il ne s'en était pas caché, ne lui était guère sympathique.

—Vigeage de coquin ! disait-il dans son terrible accent.

Il avait fait raconter à Jacques, à plusieurs reprises et dans tous ses détails, la soirée qui s'était terminée au cercle par le déshonneur du jeune homme. Et à force d'y réfléchir, il avait fini par trouver que tous ces détails concordaient vers un but unique : griser Jacques, ou sinon le complètement griser, du moins lui enlever assez de sa présence d'esprit pour qu'il se laissât plus facilement entraîner et ne pût envisager tout de suite la gravité de la faute commise.

—Evidemment mon neveu ne ment pas, se disait l'oncle César. Il est assez triste, depuis ce jour-là. Il se mange le cœur. Donc, il a dû ne pas même savoir ce qu'il faisait en entrant dans ce cercle. Patoche pourra peut-être me renseigner. Allons voir Patoche.

Et résolument il s'était dirigé vers la rue Saint-Honoré. L'agent d'affaires venait de rentrer. L'oncle César n'attendit pas et fut introduit sur-le-champ. Patoche dans sa chambre, revêtait un veston de bureau, de telle sorte que l'oncle eut le temps de jeter un coup d'œil autour de lui. Sur le bureau, des paperasses. Autour de la pièce, d'innombrables cartonnières avec des étiquettes manifestant hautement que le maître de la maison ne manquait pas d'ouvrage. Il y en avait de toutes les couleurs et pour tous les goûts.

L'oncle, sans doute, se défiait des apparences, car il s'approcha de quelques cartons, au hasard, les tira et constata avec une évidente satisfaction, que la plupart étaient vides. La vaste caisse massive et géante trônait toujours, contre le mur du fond, dans son imposante énormité. L'oncle César eut un sourire en l'apercevant. Il passa devant elle et la salua profondément. Evidemment encore, l'oncle César n'avait point trop de respect pour ce monument. Cela devait, pour lui, sonner creux. Et s'il lui avait été permis d'ouvrir, il était bien sûr qu'il n'y aurait rien découvert que la poussière sur les tablettes, ou peut-être le reste d'un repas frugal de Patoche ces jours derniers : un litre à moitié vide, un morceau de fromage et une croûte de pain.

L'oncle prit une chaise et s'assit. Patoche entra aussitôt, vivement les mains tendues

—Milles pardons, monsieur Routard, de vous avoir fait attendre. Est-ce que je serais assez heureux pour pouvoir vous être utile ?

—Peut-être bien, monsieur Patoche, chinon à moi, du moins à mon neveu Jacques.

Patoche approcha un siège de la chaise de l'oncle. Il s'assit, croisa les jambes, atteignit une boîte de cigares sur son bureau et l'offrit à l'oncle.

—Un cigare ? dit-il.

—Jamais, mais j'ai ma pipe, et chi vous voulez bien ?

—Comment donc ! N'êtes-vous pas chez vous

Causons. Votre neveu Jacques ?...

—Mon neveu est pauvre et les choldats ont begeoin d'argent. Je ne chuis malheureusement pas riche, mais j'ai économisé dix mille francs en Amérique. Comme je n'ai begeoin de rien, puichque je trouve chez Marjolaine le couvert et le lit, vous me feriez plaigir de les accepter, ches dix mille francs.

—Hein ? fit Patoche avec un sursaut. Moi ?

L'oncle César eut un rire formidable qui résonna dans la pièce comme un coup de tonnerre et alla se perdre contre la caisse imposante.

—Pas pour vous, pas pour vous, dit-il. Je n'ai pa de raigeon pour vous faire che cadeau. Cheu lément, comme vous gêtes un habile homme, vous me placherez ches dix mille francs et vous m'en chervirez la rente, je la dechtine à Jacques. Cha lui fera plaigir et il ne chera pas chan le chou.

Patoche réprima avec peine un sourire. La naïveté du bonhomme l'ébahissait. Ainsi le pauvre diable avait de petites économies et c'était à lui, Patoche, qu'il les confiait ces économies ? Pouvaît-il être mieux inspiré ?

—Vous refuguez ? dit l'oncle avec crainte.

—Mais non, mais non, monsieur Routard. Au contraire, votre confiance m'honore et me touche.

Et mentalement, se mordant les lèvres pour ne pas éclater de rire :

—Si j'accepte ? Je te crois mon bonhoume. Et tu ne les reverras jamais, tes dix mille francs !

L'oncle tirait péniblement du fond de sa poche un vieux portefeuille déchiré et crasseux. Il y trouva dix billets de mille francs et les tendit à Patoche.

—Voilà toute ma fortune, dit-il, plachez-la bien, afin qu'elle fructifie. Du chinq ou du chix pour chent, n'est-che pas ?

—Du six, je ne vous le promets pas, monsieur Routard. Mais du cinq, peut-être en valeurs étrangères.

—Bien, bien, bien, comme vous l'entendez.

Et comme Patoche ayant compté les billets, s'asseyait à son bureau et se mettait en devoir d'écrire :

—Que faites-vous ?

—Je signe un reçu.

—Pourquoi faire ? un rechu entre nous, ch'est bien inutile.

Patoche lui jeta un coup d'œil surpris. Cette confiance l'inquiéta, pendant une seconde ; mais le coup d'œil le rassura. La bonne et large figure de l'oncle, au sourire énorme, aux yeux écarquillés, indiquait si bien la naïveté, éloignait si bien toute arrière-pensée, qu'il n'était pas possible qu'on lui tendit un piège. Et puis quel piège ?

—Non, il est par trop bête, aussi ! murmurait Patoche.

Il achevait son reçu.

—Les affaires sont les affaires, monsieur Routard, dit-il en lui passant le papier avec un grand air de noblesse. Je puis mourir et vous vous trouveriez lésé de vos dix mille francs. Ce n'est pas pour vous que j'en parle, puisque vous n'avez besoin de rien, mais pour Jacques auquel vous destinez cette rente.

—Oui, oui, vous avez raigeon. On peut mourir, disait le bonhomme en hochant la tête, et Jacques che trouverait gêné. Je ne le veux pas. Il a déjà eu trop d'ennuis, le pauvre gas. Vous avez chan doute appris le malheur, monchieu Patoche ?

—Quel malheur ? Je n'ai pas revu Jacques et Marjolaine depuis quelques jours. J'ai eu tant d'affaires !

—Oui, dit l'oncle en promenant son regard sur les cartonnières vides, beaucoup d'affaires. Chela che voit.

Puis, montrant la caisse du doigt :

—Et des rechettes importantes, auchi ! Ch'est chela qui donne une fière idée à la fortune.

—Décidément, il m'amuse le vieux ! disait Patoche en lui-même.

—Pour en revenir à Jacques, voilà che qui lui est arrivé.

En deux mots il raconta l'histoire que nos lecteurs connaissent. Patoche ouvrait des yeux effarés, à chaque détail, joignait les mains et jetait des exclamations douloureuses.

—Mon Dieu ! comment ? lui ! oh ! le pauvre, le pauvre garçon !

L'oncle avait fini son histoire.

—Alors, vous ne chavez rien ? dit-il.

—Rien de rien.

—Mais vous l'accompagniez cependant ?

—Excusez moi, dit Patoche en prenant un air digne. J'avais une course à faire au cercle, un client à consulter pour un avis à prendre. Jacques est entré avec moi. Jamais il n'avait mis le pied dans un cercle. Il voulait voir. Je causai longuement avec mon client. Lorsque je voulus sortir, je cherchai Jacques. Quelle fut ma surprise de le retrouver installé devant une table de baccarat ! La fièvre rougissait ses joues. Des frémissements agitaient ses mains. Il gagnait, il gagnait des tas d'or. J'essayai de l'emmenner. Je lui fis des observations, il ne se retourna même pas vers moi, il ne me répondit pas. Je suis sûr qu'il ne m'a pas entendu. Alors, navré, je le laissai au cercle et je m'éloignai. Comme je ne l'ai pas revu depuis, j'ignore comment il a achevé sa soirée et je ne pouvais soupçonner la terrible fin de la partie, telle que vous venez de me la raconter !

Et joignant de nouveau les mains, doucereux et pleurard :

—Oh ! le pauvre garçon, le pauvre garçon ! Quel malheur !

—Très malheureux pour Jacques, che qui est arrivé là !

—C'est-à-dire que cela peut briser sa carrière ! Si le colonel l'apprend, Jacques peut être cassé de son grade.

—Le colonel chait tout. Les journeaux lui ont tout appris.

—Alors, c'est complet.

—Vous allez quelquefois dans cet endroit, mon chieu Patoche ?

—Oh ! rarement, et encore faire une partie d'écarté ; je ne joue jamais au baccarat, c'est traître le baccarat.

—Mon neveu n'est ni un voleur, ni un tricheur au jeu. Perchonne de cheux qui le connaissent ne peut chonger à l'accuser. Il est donc victime d'un hageard, d'un funeste hageard.

—Oui, assurément, je crois comme vous.

—Mais les hageards, chouvent, che chont les hommes qui les conduigent, qui les mènent par le bout de l'ourelle, quelqu'un avait peut être triché, avant mon neveu, et mon neveu ch'étant chervi des mêmes cartes ch'est trouvé tricher à chon tour.

—Impossible, monsieur Routard.

—Impossible et pourquoi ?

—Parce que des cartes neuves sont données à chaque banquier, toutes les fois qu'il prend la banque ; or, vous avez dit vous-même qu'on avait compté les cartes de Jacques, qu'on y avait trouvé neuf cartes de trop et qu'un joueur, du reste, avait prétendu avoir vu Jacques glisser une portée dans son jeu.

—Oui. Chela ch'est passé ainsi. Et pourtant...

L'oncle César se gratta la tête et, oubliant son rôle de pauvre homme, dans une exclamation de douleur et de colère :

—Je donnerais bien chent mille francs pour le connaître ce joueur qui a accugé mon neveu, oui, je les donnerais bien, les chent mille francs !

—Cent mille francs ! Et où les trouveriez-vous ? dit Patoche, avec un haut-le-corps, toute de suite pris d'inquiétudes.

L'oncle César rougit violemment. Il avait failli se trahir. Il eut un bon gros rire, en haussant les épaules :

—Je les donnerais chi je les avais ! dit-il.

Et il pensait en regardant Patoche :

—Eh ! eh ! avec ce rusé coquin, il faut se mordre la langue quatre fois avant de parler !

Il reprit, après un moment de réflexion :

—Vous ne pouvez rien me dire ?

—Dame ! non et j'en suis navré, monsieur Routard.

—Répondez cheulement à chechi : Chi quelqu'un du cherche avaient eu, pour quelque cauge que j'ignore, l'envie de nuire à mon neveu, aurait-il pu glischer dans les cartes, comment appelez-vous ehela ? une porchion... une....

—Une portée.

—Oui, une portée, chans que mon neveu chen doutât. Répondez !

Patoche secoua la tête.

—Je ne le pense pas. Il faudrait être si habile !

—Le croupier le pourrait peut-être ou un garçon du jeu ?

—A la rigueur. Mais n'oubliez pas que l'on a vu, j'appuie sur le mot, on a vu Jacques glisser les fausses cartes.

—Voilà che que je ne comprends pas. Le con naichez-vous, chelui qui a vu ?

—Non, j'étais parti.

L'oncle resta longtemps pensif. Il avait cru pouvoir tirer quelque chose de cet homme. Mais Patoche était sur ses gardes il ne se livrait pas. Il fallait renoncer à savoir quelque chose de ce côté-là. Il était fort ennuyé, l'oncle César. Il se leva, prit son chapeau et salua Patoche.

—Je vous demande pardon de vous avoir dérangé monsieur Patoche. Je vous ai fait perdre un temps préchieux.

Et il jeta un regard circulaire admiratif sur les nombreux dossiers vides et sur l'énorme caisse majestueuse.

—Tant pis, que mon neveu che tire de là comme il pourra, adieu, monsieur Patoche. Plachez bien mes dix mille francs ! N'est ce pas ?

—Ne craignez rien, monsieur Routard, dit le greudin. Votre argent est en bonnes mains, je vous en réponds.

L'oncle ne répliqua rien. Il pensait :

—C'est bon. Avec toi il faut jouer serré. Mais je n'ai pas dit mon dernier mot ! Je suis sûr que tu es pour beaucoup dans ce qui arrive ! Comment ? Dans quel but mystérieux ? Je l'ignore. Mais quand je devrais, pour le savoir, dépenser un million, je le saurai !

Patoche le reconduisit poliment jusque sur le carré, puis rentra.

—De quoi se mêle-t-il, ce cuistre, murmura le misérable en rangeant les dix billets de mille francs. Heureusement il n'est pas à craindre !

Il allait mettre l'argent de César dans la caisse quand il se ravisa.

—Voyons, se dit-il, récapitulons un peu mon existence. Elle est assez agitée depuis quelque temps. Les gens de police se battent les flancs pour trouver le meurtrier de Pontalès. On ne le trouvera jamais. J'ai des raisons pour en être sûr. Je puis être tranquille de ce côté-là. Malheureusement, j'ai trois autres cordes qui me tirent vers le bague : les trois faux sur la maison E. W. Jacobson.

Tout en monologuant, Patoche ouvrit son portefeuille et en retira les trois billets qu'il relut.

—Très bien, ces trois billets ne sont à échéance que dans quelques semaines. Cependant je suis inquiet. Je ne veux pas attendre trop longtemps avant de les retirer de la circulation. Comment faire pour les retrouver ? Je vais passer chez le premier endosseur, puis chez le second, puis chez le troisième. Je serai sauvé s'ils ne sont pas encore arrivés chez Jacobson.

Il fourra quinze mille francs dans son portefeuille et sortit.

* * *

L'oncle César revint chez Marjolaine et passa le reste de la journée à réfléchir sur ce qu'il devait faire.

—Et d'abord, se dit-il, il me faut de l'argent liquide. Rien ne perchuade comme une poignée de louis ou une liasse de billets.

Le lendemain, vers dix heures, il se présentait dans les bureaux de la maison E.-W. Jacobson, son banquier. Rue de Richelieu, une entrée sombre de vieille maison, dont la devanture est occupée par des marchands de bibelots, un marchand de poêles nouveau modèle et un pharmacien. Au premier étage, une couturière et un tailleur. Au second, des ménages. Mais cette entrée conduit, par le porche sombre et humide où se trouve la loge du concierge, dans une très vaste cour carée, au fond de laquelle s'élève un autre corps de bâtiment, sur le fronton duquel, en lettres d'or, sur une plaque de marbre noir, se détachent ces mots :

BANQUE FRANCO-AMÉRICAINNE

C'est la grande et sérieuse maison E.-W. Jacobson. La banque occupe tout ce corps de bâtiment, pareille à une maison dans une autre maison. Elle a une sortie rue Vivienne, presque en face de la Bourse. En homme habitué de ce chemin-là,

l'oncle César traversa le porche, ne demanda aucun renseignement au concierge, et au bout de la cour entra dans les bureaux. Il se trouva dans un hall encombré de tables sur lesquelles, entre des encriers, des sabliers, des pelotes d'épingles, étaient éparpillés des bordereaux de toutes couleurs. Des clients déjà étaient assis là, étiquetant des coupons et faisant leurs bordereaux. L'oncle César traversa le hall, prit un couloir qui longeait les guichets et ouvrit une porte au-dessus de laquelle était écrit :

CAISSE CENTRALE

Un garçon de bureau s'approcha de lui :

—Monsieur désire ?

—Je veux parler à M. William ou à M. Edouard Jacobson.

—M. William Jacobson est absent de Paris, quant à M. Edouard....

Et le garçon jeta un regard dédaigneux sur la mise de Routard. L'oncle était vêtu d'une redingote grise propre, mais râpée. Il tortillait dans ses larges mains poilues les larges bords de son chapeau noir, de feutre mou. Il portait comme toujours et en tous pays, des brodequins solides, garni d'une triples rangée de clous. L'oncle César comprit :

—Mon garchon, dit-il, tu n'es pas obligé de me connaître. Va dire à M. Edouard Jacobson que je dégère lui parler.

—Votre carte, monsieur.

—Une carte ? jamais je n'en ai pochédé. Mais j'ai un nom qui est fachile à retenir : Chégéar Routard. Va, mon garchon, va. Ne crains rien ton maître me connaît.

L'huissier sortit. Presque aussitôt accourut vers le bonhomme, les mains tendues, le sourire sur les lèvres, un grand garçon blond, portant toute sa barbe, âgé de quarante ans environ, d'allure sympathique.

—M. Routard ! Ah ! que je suis heureux.

—Et moi aussi, monsieur Edouard.

—Entrez donc.

Et le banquier l'introduisit dans son cabinet. Un employé qui entrait dans le vestibule se mit à rire de la figure déconfitée du garçon. Il lui frappa sur l'épaule.

—Tu sais, mon vieux, une autre fois ne le fais pas attendre, le bonhomme. Retiens bien son nom. Routard, ancien marchand de cuirs. Et je te souhaite ses cinquante millions de fortune.

L'oncle était entré dans le cabinet d'Edouard Jacobson, le plus jeune des deux banquiers. Ils se connaissaient de longue date et Edouard avait pour l'oncle l'estime qu'on doit à son plus riche client en même temps que le respect qu'inspirent un caractère bien trempé et une probité commerciale à toute épreuve. Césard Routard était, en effet, à force d'intelligente audace, arrivé à une grosse fortune. Ils causèrent affaires pendant quelques minutes. Puis, Edouard en souriant :

—Je parie que ce n'est pas seulement pour me demander des nouvelles de ma santé que vous êtes passé ce matin à la banque ?

—En effet, dit l'oncle en souriant.

—Vous aviez peur de parler ?

—Hé ! hé !

—Toujours le même.

—C'est qu'il me faut une groche chomme.

—Dites combien.

—Je ne chais pas au juchte, mais je crois que provigeoirement avec chent ou deux chent mille francs chela chuffira.

—Asseyez-vous à mon bureau. Signez-moi votre chèque et j'enverrai vous chercher la somme.

Le cabinet du caissier principal donnait sur le bureau du banquier. Ce bureau du reste était le centre, pour ainsi dire, de tous les autres ; ceux-ci avaient une porte donnant sur le cabinet d'Edouard Jacobson. La plupart du temps ces portes restaient ouvertes, Edouard, très actif, plus spécialement chargé des affaires intérieures d'administration de la banque, allant et venant sans cesse. Dans un coin de son vaste cabinet, un téléphone, des sonneries électriques sur le bureau même et des tuyaux acoustiques correspondent avec la banque tout entière. Au moment où Edouard allait sortir, pendant que l'oncle libellait et signait

son chèque, lentement et d'une main lourde, l'appel du téléphone se fit entendre. Edouard y courut, prit les deux cornets et sur la planchette :

—Allô ! Allô !

L'oncle put entendre alors les fragments de la conversation suivante, Edouard répondant à son interlocuteur invisible.

—M. Jacobson, c'est moi. Qui me parle ? Smith, rue d'Hauteville ? Connais pas. Que me voulez-vous ? Bon. Parlez plus distinctement. Je n'entends pas.

Et se retirant de l'appareil, Edouard dit à l'oncle, en riant :

—J'ai affaire à un Allemand. Il me baragouine. J'aime mieux votre accent, monsieur Routard.

Et il continua d'écouter.

—Recommencez. Vous dites ? Des billets avec l'acceptation de la banque ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Vous les croyez faux ? Ah ! ah ! Tirés par qui ? Je n'ai pas entendu. Par qui ? Patoche ? Connais pas. Si vous voulez les apporter. Oui, je suis à mon bureau jusqu'à onze heures, j'ai dit onze heures, apportez les billets, nous les examinerons. Tout de suite, je vous attends, c'est entendu.

Edouard accrocha les cornets à l'appareil et revint à César. Celui-ci debout, le contemplant.

—Voulez-vous me permettre une question ?

—Quoi donc, cher ami ?

—Ce sont de faux billets que l'on vous signale ?

—Oui, une vétille, quinze mille francs.

—Et le fauchaire, le fauchaire.

—Hein ? Vous dites ? Je ne comprends pas.

—Le fauchaire ? dit l'oncle dont les grosses mains tremblantes accusaient une violente émotion.

—Ah ! le faussaire ! Diable d'accent ! Un nommé Patoche.

—Ah !

—Qu'est ce que vous avez ?

—Rien. Je vous demanderai une faveur.

—Tout ce que vous voudrez.

—L'homme qui détient les billets, il va venir ?

—Cet Allemand ? Il a dû prendre une voiture.

De la rue d'Hauteville d'où il me téléphonait à la rue de Richelieu, il y en a pour cinq minutes.

—Permettez-moi d'achicther à votre entretien ? Edouard regarda l'oncle avec surprise.

—Certes, dit-il. Je n'y vois aucun inconvénient.

—J'ai le plus grand intérêt à chavoir che qui va che pacher.

—Tenez, voilà des journaux de ce matin... pour prendre patience. Lisez-vous les comptes rendus des théâtres ? On a donné hier la première à l'Ambigu d'une pièce militaire moderne. Cela représente...

Il fut interrompu par le sifflet d'un des tuyaux accoustiques. Il siffla pour répondre et mit le tuyau à son oreille, puis :

—Faites-le conduire dans mon cabinet. Je l'attends.

Et à l'oncle :

—Justement, c'est Smith ! Il n'a pas été long...

Une des portes, celle qui donnait sur le couloir, s'ouvrit. Un homme entra, long, mince, efflanqué, une tête de Christ allongée par une barbe en pointe, poivre et sel, de longs cheveux gris tombant sur le col d'une redingote noire très propre ; du linge immaculé. Il s'inclina à cinq ou six reprises d'une façon bizarre, non point en courbant le dos, mais en fléchissant sur les jambes, de telle sorte qu'il avait l'air de vouloir se mettre à genoux.

—M. Jacobson ? dit-il, regardant alternativement l'oncle et Edouard, et avec un horrible accent tudesque dont nous ferons grâce à nos lecteurs.

—C'est moi, monsieur, dit celui-ci.

Smith, aussitôt, expliqua ce qui l'amena et ce que nos lecteurs ont déjà compris en écoutant la conversation tronquée qui s'était échangée tout à l'heure par le téléphone. Trois billets à ordre de chacun cinq mille francs, échéant à la même date et signés de Patoche, avaient été présentés à sa caisse. Smith allait les écouler lui-même sur un autre négociant, en les endossant régulièrement, lorsque son caissier, qui connaissait la signature Jacobson, ayant été employé deux ans dans les bureaux de la Banque franco-américaine, avait cru

remarquer que la signature de l'acceptation était fautive. C'est là-dessus que voulant s'en assurer, Smith avait aussitôt téléphoné à la banque. Il tira les billets de son portefeuille et les présenta à Edouard. Du premier coup d'œil celui-ci reconnut qu'ils étaient faux.

—Vous porterez plainte, monsieur, dit Edouard. Ce Patoche doit être un coquin qui n'en est pas à son coup d'essai.

Il allait poursuivre quand, pour la seconde fois, le sifflet d'un des tuyaux l'interrompit. Il y eut le même jeu de scène. Mais l'oncle César et Smith, qui regardaient le banquier, lui virent tout à coup manifester la plus vive surprise.

—Eh bien, dit-il en replaçant le sifflet dans la trompe du tuyau, voilà qui tombe à merveille.

—Quoi donc ? interrogea César.

—Savez-vous qui l'on m'annonce ? qui demande à me parler ?

—Qui ?

—Ce Patoche lui-même ?

Il y eut stupéfaction chez Smith et chez Routard, mais elle se traduisit chez l'un et chez l'autre de deux manières différentes. L'oncle avait fait vers Jacobson un mouvement, les mains tendues. Et il avait dit, brusquement :

—Laichez-le entrer. Ne le renvoyez pas ! Cheulement, il ne faut pas qu'il me trouve ichi.

—Quel diable d'intérêt avez vous donc avec lui ?

—Plus tard, plus tard vous le chavez !

—Bon. Soyez sans inquiétude. Je vais dire qu'on l'amène dans un des bureaux voisins.

D'autre part, Smith, le premier moment d'émotion passé, caressait sa longue barbe d'un air méditatif. Il avait remis les billets de Patoche dans son portefeuille et il regardait l'oncle César en essayant de comprendre ce qui se passait en lui.

—Evidemment, dit-il à Jacobson, ce Patoche, après avoir fait les billets et les avoir lancés dans le commerce, a fini par se procurer quinze mille francs. Et comme il craint avec raison d'être inquieté, il veut les retirer de la circulation avant l'échéance.

—Cela est certain, dit Jacobson.

—D'endosseur en endosseur, il sera parvenu jusqu'à ma maison ; là on lui aura dit que j'étais rue de Richelieu et il accourt.

Ses petits yeux clignotaient et ses doigts longs et maigres fourrageaient dans sa barbe. Il se demandait, en regardant Routard, comme Jacobson tout à l'heure :

—Quel intérêt peut rapprocher ce brave homme de Patoche ? Il y a peut-être là une affaire, ouvrons l'œil !

Et s'adressant au banquier :

—Monsieur, dit-il, les billets m'appartiennent, puisqu'ils représentent pour moi une valeur de quinze mille francs sortis de ma caisse. J'ai donc le droit d'en user comme bon me semble.

—A peu près, bien qu'en toute probité, connaissant leur fausseté, vous ne puissiez plus les relancer dans le commerce.

—Telle n'est pas mon intention. Voyez-vous, monsieur, les affaires sont mauvaises, depuis quelque temps, on a beaucoup de peine à gagner sa vie. Je comprends jusqu'à un certain point, sans toutefois l'excuser, la mauvaise action de ce Patoche, c'est peut-être un imprudent beaucoup plus qu'un coquin, alors, s'il redemande ses billets en les remboursant, je suis tout prêt à les lui restituer. Est-ce votre avis ?

—Cela vous regarde.

—Seulement, je vous l'ai dit, les affaires sont dures, pour moi comme pour lui, alors, je lui demanderai, à cet homme, un petit bénéfice, très léger, pour le punir, car il faut bien un châtement. Jacobson se mit à rire.

—Ma foi, j'aimerais mieux que vous le livriez tout simplement à la justice, mais à tout prendre je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous lui fassiez payer sa vilaine action.

Depuis quelques instants l'oncle César s'agitait, se tournait et se retournait sur sa chaise. A la fin il n'y tint plus. Il s'approcha de Jacobson et de Smith.

—Monchieur, dit-il à ce dernier, chi j'ai bien compris, vous allez mettre à prix ces trois billets. Mais ch'il y avait une churenchère, vous les cède-riez au plus offrant.

Smith fut embarrassé. Il tortillait entre le pouce et l'index l'extrême bout de sa barbe.

—Mon Dieu, je ne dis pas non, je ne dis pas non.

—Ch'est tout ce que je voulais chavoir. Je vous prierai maintenant de jeter un coup d'œil de mon côté lorchque vous débattrez votre affaire avec Patoche. Je rechterai dans che cabinet. M. Jacobson, vous permettez ?

—N'êtes-vous pas chez vous ? fit le banquier très intrigué.

—Vous recevrez Patoche dans le bureau voisin et vous lacherez la porte ouverte, afin que je puiche tout entendre. Vous vous tiendrez près de la porte, monchieur Smith, car il faut également que vous me voyez !

—C'est entendu, monsieur, c'est entendu, disait Smith étonné.

Jacobson s'approcha de l'oncle et à voix basse : —Je ne comprends pas un mot à tout ce qui se passe, vous ne voulez pas m'expliquer.

—Plus tard, vous dis-je, plus tard !

—Vous n'avez pas besoin de moi ?

—Non.

—Alors, je vais faire introduire Patoche dans le bureau voisin et j'irai à mes affaires.

—Je vous chuis bien reconnaissant.

—Au revoir.

—Au revoir, monchieur Edouard.

Jacobson souffla dans le tuyau. Un coup de sifflet répondit. Alors le banquier ordonna :

—Conduisez M. Patoche dans le bureau No. 4. Ne lui faites pas traverser mon cabinet. Faites-lui faire un détour par les titres et les ordres de Bourse.

Il replaça le sifflet et sortit. Smith entra dans le bureau No. 4. L'oncle César resta dans le cabinet de Jacobson. Quelques minutes après, il entendit entrer dans la pièce voisine dont la porte était restée ouverte selon sa recommandation, et le dialogue suivant parvint jusqu'à lui :

—C'est à monsieur Jacobson que j'ai l'honneur de parler.

Tout de suite l'oncle César avait reconnu la voix. C'était bien Patoche !

—Non, monsieur, je suis le banquier Smith, de la rue d'Hauteville.

L'oncle César, malheureusement, ne pouvait surprendre les jeux de physionomie, mais la voix de Patoche s'étant tout à coup altérée, il jugea que le misérable devait être ému quand il dit :

—Justement, monsieur, je venais de la rue d'Hauteville

Et tout de suite, très vite, comme pour se débarrasser d'une affaire importune :

—Vous avez dû recevoir trois billets sur Jacobson, à mon ordre, de cinq mille francs chacun, échéant fin septembre.

—Oui.

—Pour des raisons de cœur, des raisons de famille, je tiens à retirer ces billets de la circulation.

Smith était sur le seuil ayant à sa gauche Patoche, à sa droite l'oncle César. César vit son œil droit sourire.

—Eh ! eh ! monsieur Patoche, vous y tenez, à ces billets.

—Oui, monsieur, et puisque voici les quinze mille francs... Du moins les avez-vous encore ?

—Les voici, monsieur.

Smith les montra, alternativement à gauche et à droite à César et à Patoche, comme le crieur de l'hôtel des ventes exhibe les objets aux surenchères pour tenter les amateurs.

Puis il les refourra soigneusement dans sa poche. Et avec un flegme admirable.

—Ces billets sont d'un faussaire. L'acceptation Jacobson est imitée.

—Hélas ! monsieur, dit Patoche, je vous ai dit qu'il y avait pour moi des raisons de cœur, de famille, à posséder ces billets. Les membres d'une même famille ne sont pas tous honnêtes. Hélas ! J'en sais quelque chose, et cela me coûte quinze mille francs.

Patoche poussa un soupir assez bruyant pour que l'oncle l'entendit :

—Je vous plains de toute mon âme, monsieur, dit Smith gravement.

—Voici les quinze mille francs, monsieur, rendez-

moi les billets, et je vous en serai toute ma vie reconnaissant.

—Votre reconnaissance, c'est beaucoup, monsieur Patoche, et certes je serai fier de l'avoir méritée.

Et Smith soupira à son tour. Puis, continuant l'antienne de tout à l'heure :

—Mais les temps sont durs, les affaires sont mauvaises. Vous ne pourriez croire quelle peine on éprouve à gagner sa vie ! Le krach nous a tués, nous autres financiers.

—A qui le dites-vous, monsieur Smith. Voici quinze billets de mille francs. Veuillez vérifier si le compte y est.

—Ne pensez-vous pas que j'aurais le droit de vous demander un léger bénéfice ? Oh ! je ne veux pas abuser de la situation. Je suis un honnête homme. Mais cette fin de siècle est terrible aux malheureux. Ah ! les pessimistes ont bien raison.

—Comment donc, monsieur Smith, disait Patoche après un silence, avec le plus grand plaisir. Ce sera justice.

—Alors, combien ?

—Mon Dieu, dit Patoche, hésitant, si vous croyez que pour vingt mille, c'est une épingle de cinq mille francs, en somme, et c'est fort joli, n'est-ce pas ?

Smith tournait l'œil droit vers César. Celui-ci, debout contre une haute glace, y marquait du bout de son doigt le chiffre invisible de 25,000 francs. Et Smith, imperturbable :

—Vingt ? Je ne vous cacherais pas, monsieur Patoche, qu'il y a acheteur à vingt-cinq.

—Qui donc ? fit le misérable, brusquement.

—Personne. Je plaisante. C'est une manière de vous indiquer mon prix.

—Je vous en offre trente mille, monsieur Smith.

Sur la glace, César écrivit silencieusement un majestueux cinquante mille. Et poli, se retenant pour ne pas se frotter les mains, Smith disait :

—Il y a à prendre à cinquante, monsieur Patoche !

—Vous n'y pensez pas, monsieur Smith.

—C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

—Mais qui donc aurait intérêt ?

—C'est une façon de parler, je vous le répète, pour vous faire comprendre que je ne lâcherai pas ces trois billets, qui tous les trois peuvent vous conduire en cour d'assises, pour moins de...

Il s'arrêta, regardant Patoche, regardant l'oncle César :

—Combien ai-je dit ?

Patoche était atterré. Il sentait qu'il avait affaire à plus fort que lui. Cet homme le tenait. Il avait trouvé son maître. Il coula vers lui un regard haineux, sanglant. Smith se mit à rire :

—Peste ! dit-il, vous ne semblez pas de bonne humeur.

Patoche devenait fou, la folie du meurtre ! Ce simple mot lui rendit sa présence d'esprit.

—Mais enfin, monsieur, dit-il, fixez-moi un prix définitif sur lequel vous ne surenchérez plus, que je sache du moins à quoi m'en tenir. Je ne suis pas riche, monsieur, il s'en faut de beaucoup. Ainsi que vous-même le disiez il n'y a qu'un instant les affaires sont pénibles. On a beaucoup de peine à joindre les deux bouts. Cinquante mille francs, c'est toute ma fortune, tout l'argent dont je puis disposer. Je ne pourrais ajouter un sou de plus. Songez aussi que cette fortune je la sacrifie par bonté de cœur, par dévouement pour un membre de ma famille, et qu'au besoin je pourrais abandonner ce parent à son mauvais sort en le laissant se tirer de là comme il le pourra.

—Ce parent vous touche de près ? fit Smith.

Patoche ne répondit pas. Il se sentait deviné. Depuis quelques minutes, il remarquait le singulier manège de Smith qui semblait, de temps à autre, s'adresser dans le cabinet voisin à une troisième personne invisible. Il remarquait également l'obstination de Smith à ne pas quitter la porte qui communiquait d'un cabinet dans l'autre.

Patoche s'était mis à se promener à grands pas, s'éloignant et se rapprochant de Smith, à chaque fois qu'il s'en rapprochait, essayant de jeter un coup d'œil dans la pièce voisine, pour confirmer ses soupçons. Mais le banquier ne bougeait pas et l'empêchait de voir.

L'oncle devant la glace où il écrivait du doigt ses surenchères, fort de son énorme fortune, et dé-

cidé à triompher, dut-il, cette fortune, la sacrifier tout entière, l'oncle, debout, sérieux, attendait patiemment la fin de cette scène singulière. Patoche sentait vaguement un péril, et ce péril était pour lui d'autant plus redoutable qu'il ne savait pas d'où il venait. Il entendait la menace sans savoir qui le menaçait.

—Enfin, monsieur Smith, dit-il, tout ceci, je l'espère, est une comédie, et elle a assez duré. Il me faut ces billets. Vous ne pouvez abuser ainsi d'un malheureux garçon qui dans un moment d'imprudence...

Il n'acheva pas et porta son mouchoir à ses yeux. Smith souriait.

—Finiissions-en, je ne demande pas mieux.

—Votre dernier prix ?

Smith tourna la tête vers l'oncle César. Mais celui-ci ne bougeait pas. Il ne voulait pas faire de surenchères. Il attendait les offres de Patoche pour, immédiatement, offrir davantage. Pendant ce temps là, Patoche pensait :

—J'irai au besoin jusqu'à cent mille francs. C'est Mme de Cheverny qui payera. Il me faut ces billets ou je suis perdu.

Smith, de plus en plus guilleret, disait doucement :

—Que diriez-vous de soixante mille francs monsieur Patoche ?

—Soit, fit le misérable d'une voix sourde.

Sur la glace, l'oncle César marqua : soixante-dix.

—Que diriez-vous de soixante-dix ? fit Smith imperturbable.

—C'est un vol, un vol, monsieur, fit Patoche avec rage.

—Qu'en diriez-vous ?

—Soit. Soixante-dix, mais pas un centime de plus.

L'oncle écrivit du bout de l'index : quatre-vingt mille.

—Que diriez-vous de quatre-vingts ? interrogeait le banquier.

—Vous êtes un misérable, un misérable ! hurla Patoche.

Il s'élança vers Smith, les poings fermés, pendant toute prudence. Le banquier avança le doigt vers une sonnerie électrique.

—Un pas de plus, une injure, et je vous envoie au dépôt.

Patoche s'arrêta foudroyé. Il essuya son front couvert de sueur. Le gredin tremblait. Devant Pontalès raide mort, le dos troué d'un coup de poignard, il n'avait pas eu même un frémissement. Mais cette fois il perdait la tête. Et d'une voix à peine distincte :

—Monsieur Smith, par pitié ! Je ne vous ai jamais fait de mal, moi, je ne vous connaissais pas avant de venir ici. Nous ne nous étions jamais rencontrés, par pitié, donnez-moi ces billets. Ne punissez pas de cette façon un moment d'égarement, une minute de folie. Monsieur Smith, vous me ruinez, vous me mettez sur la paille, monsieur Smith, dans trois jours, je vous apporterai cent mille francs, oui, cent mille francs, tout ce que je peux emprunter, je le jure, mais promettez-moi de ne pas vous dessaisir de ces billets.

Smith parut réfléchir. Il ne réfléchissait pas, mais ses petits yeux en dessous allaient consulter la grande glace du cabinet de Jacobson. L'oncle impassible, sans émotion apparente écrivit :

—Cent cinquante !

—Mon dernier mot, fit Smith, s'adressant aussi bien à Patoche qu'à l'oncle César, mon dernier mot, le voici : Je veux deux cent mille francs.

Patoche tomba dans un fauteuil, presque évanoui. Certes, il eût tué Smith comme il avait tué Pontalès, s'il avait été sûr de l'impunité. Mais le banquier avait toujours la main tendue vers le bouton de la sonnette électrique. Une simple pression de la main, et les garçons de bureau accourraient avant qu'il eût le temps de s'esquiver. Non, c'était impossible. Il se releva chancelant, la figure décomposée :

—Tant pis pour mon malheureux parent, dit-il ; je ne puis vous donner pareille somme. Je vous adresserai cependant une prière. Les billets n'arrivent à échéance que fin septembre. Voulez-vous me promettre de ne pas vous en dessaisir jusque-

là. Voulez-vous ? C'est bien peu de chose, ce que je vous demande.

—Soit ! dit Smith, après un geste de l'oncle.

—C'est convenu ?

—Et si d'ici là je vous apporte la somme ?... Vous me rendez les billets ? Vous me le promettez ?

—Oui, seulement, si vous attendez jusqu'à l'échéance, je ne vous promets pas de ne point augmenter mes prétentions.

—Enfin, c'est toujours un délai ?

—Oui.

—C'est bien. Je vous remercie, M. Smith.

Il salua humblement, soumis, baissant les épaules et sortit. Quand Smith fut certain qu'il ne reviendrait pas, il ferma la porte, courut vers Routard et lui tendit les billets.

—Vous savez, dit-il, que je ne me crois pas engagé par ma promesse vis-à-vis de ce coquin ? Voici les billets.

—Et je vais vous faire compter deux cent mille francs, monchieur Chmith, à l'instant même.

Le banquier se frottait vigoureusement les mains.

—Bonne journée, monsieur Routard, bonne journée !

Et l'oncle, serrant les faux billets dans son portefeuille :

—Bonne journée pour moi également, monchieur Chmith !

XIV

C'était une bonne journée pour l'oncle César, en effet, mais le brave n'en était pas moins perplexe pour cela. A quoi cela lui servait-il, en somme, de savoir que ce Patoche était un misérable ? Cela le mettait sur ses gardes, voilà tout ; mais jusque-là, César ne savait rien de plus de la scène du cercle.

—En supposant même qu'il ait joué un rôle dans cette scène, réfléchissait-il, qu'est ce que cela prouverait ? Que Patoche est un sinistre gredin ? Mais je l'avais bien jugé du premier coup ! Ce qu'il m'importe de savoir, c'est la raison qui a poussé Patoche à déshonorer Jacques, si tant est que le coquin est pour quelque chose dans ce déshonneur, ce qu'il me reste à apprendre.

Il fit payer à Smith, enchanté, les deux cent mille francs qu'il lui devait. Il serra dans son portefeuille deux cents autres mille francs. Ce portefeuille était énorme et il eût contenu tous les dossiers d'une étude de notaire. Après quoi il sortit. Mais il était rusé comme un singe, l'oncle César. Il réfléchit que fort probablement Patoche devait être rue de Richelieu, en train de quitter la sortie du personnage mystérieux dont il avait un moment soupçonné l'existence... de ce personnage qui avait poussé si loin la surenchère des billets faux.

Il savait que la Banque franco-américaine avait deux sorties, l'une par la rue de Richelieu, l'autre par la rue Vivienne. Il s'en alla par la rue Vivienne, regarda place de la Bourse s'il ne voyait pas la figure louche de Patoche et, sautant dans un fiacre qui passait, il se fit conduire boulevard Haussmann. Marjolaine y travaillait les yeux rouges à force d'avoir pleuré, car son Jacques était parti. Et il était parti pour Nancy avec de cruels pressentiments. Marjolaine partageait sa tristesse et son effroi. Elle était inquiète. L'oncle César ne lui rendit pas compte de ce qu'il venait de faire. Il était discret et quand il avait une affaire en tête, il ne prenait jamais de confident.

—Plus tard, plus tard, plus tard ! se disait-il. Ou je me trompe fort, ou il me semble qu'avec de la patience, j'apprendrai beaucoup de choses en me servant de Patoche.

Cependant il était de son devoir de la mettre en garde contre ce dernier, d'éveiller au moins sa défiance envers lui.

—Tu reçois toujours Patoche ? dit-il

—Depuis longtemps il n'est pas venu.

—Eh bien, ch'il se présente, fais-lui dire que tu es malade. Ne le reçois pas.

—Pourquoi ?

HYGIENE ET CHOLERA

Le bureau d'hygiène de la province de Québec vient de publier une petite brochure remplie de bons conseils pour empêcher le choléra de nous envahir. Nous puisons quelques extraits :

La propreté sous toutes les formes, est la sauvegarde par excellence contre le choléra ; c'est elle qui peut, surtout, l'empêcher d'arriver jusqu'à nous ? et, dans le cas où cette terrible maladie pénétrerait dans le pays, c'est encore la propreté qui peut nous protéger contre son atteinte. Quiconque tient maison peut donc ainsi aider efficacement à prévenir le développement du choléra, comme il est également en son pouvoir, par sa négligence coupable, d'exposer non seulement sa santé et sa vie, mais encore la santé et la vie de ses voisins. A chacun alors de se mettre immédiatement à l'œuvre et de prendre toutes les mesures de précaution qui sont suggérées dans cette circulaire.

On ne devra jamais tolérer, dans la cour ou ailleurs, les matières de rebut ; ces matières devront être recueillies dans une boîte couverte, pour les préserver de l'humidité, et cette boîte devra être vidée régulièrement tous les deux ou trois jours. Lorsque la chose sera possible on devra faire brûler dans le poêle de la cuisine tous les débris de matière animale ou végétale. A la campagne, les amas de fumier devront être placés à la plus grande distance possible de l'habitation. Les caves devront être tenues toujours sèches, dans la plus grande propreté, et souvent blanchies à la chaux.

Le tuyau de renvoi devra avoir une valve de sûreté [siphon] tout près de l'évier. Cet évier, ainsi que tous les canaux, dalots, drains, devront être tenus dans une grande propreté, et lavé à grande eau [en laissant couler l'eau] tous les jours.

Les *water-closets* devront être abondamment pourvus d'eau et tenus, eux aussi, dans une grande propreté. On devra y faire couler l'eau après chaque fois qu'on en aura fait usage.

Les fosses d'aisances fixes (trous dans la terre) ne devraient jamais être en usage ; car ces fosses souillent le sol. Il est plus salubre, lorsqu'on ne peut pas avoir de *water-closets*, de se servir de la latrine à terre sèche avec tiroir.

Dans les maisons où l'on emploie la latrine à terre sèche, le tiroir devra être vidé, aussi souvent que possible, et lavé avec l'un des désinfectants indiqués.

Les fosses-d'aisances fixes (latrines des campagnes) devront être vidées deux fois par année : au printemps et à l'automne, et dans l'intervalle, elles devront être désinfectées, une fois par semaine, en y jetant du chlorure de chaux de la meilleure qualité.

En autant que la saison le permettra, on devra ouvrir les portes et les châssis pendant plusieurs heures chaque jour. On devra toujours éviter de tenir les maisons trop longtemps renfermées. Rappelez-vous que la ventilation, le grand air et le soleil sont le meilleur moyen d'assainir le logis.

Être modéré dans le boire et le manger, et savoir choisir ses aliments, sont des règles hygiéniques des plus importantes à suivre surtout quand il s'agit de choléra. Il n'est rien qui puisse justifier l'usage de fruits verts ou trop vieux et gâtés.

Sont dangereux aussi, le poisson, la viande et les saucissons qui ne sont pas complètement frais. On évitera de boire du lait sûr ou gâté ; pour le lait, une excellente précaution à prendre, c'est de toujours le faire bouillir avant de s'en servir.

On devra donner la plus grande attention à la propreté du corps et des vêtements. Se laver tous les jours de la tête aux pieds avec de l'eau tiède et du savon, en se servant d'une éponge, sera la meilleure pratique à suivre comme protection. On aura soin de porter de la flanelle sur la peau afin d'observer aux mauvais effets de la fraîcheur ou un frisson.

On évitera aussi les causes d'épuisement, ainsi que les refroidissements trop brusques après avoir transpiré.

Le premier symptôme du choléra est le relâchement des intestins ; aussi lorsque le choléra est dans le voisinage, doit-on traiter, dès son début, la plus légère attaque de diarrhée.



L'âge des souverains d'Europe.—Le Pape a quatre-vingt-et-un ans ; le roi de Hollande, soixante-treize ans ; La reine d'Angleterre, soixante-et-onze ans ; le roi de Wurtemberg, soixante-sept ans ; le roi de Suède et de Norvège, soixante-et-un ans ; le sultan, quarante-sept ans ; le roi d'Italie, quarante-six ans ; l'empereur de Russie, quarante-cinq ans ; le roi de Grèce, quarante-quatre ans ; le prince régent de Bavière, quarante-deux ans ; l'empereur d'Allemagne, trente et un ans ; le roi du Portugal, vingt-six ans ; le roi de Serbie, treize ans, et le roi d'Espagne, quatre ans ; la reine de Danemark est la seule souveraine plus âgée que la reine d'Angleterre, elle a soixante-et-douze ans.

Les merveilles de l'Amérique.—1o. La Vallée Yosemite, Californie ; 57 milles de Coulterville. Cette vallée a entre 8 à 10 milles de largeur, elle a un précipice perpendiculaire de 3,089 pieds de hauteur ; un roc presque perpendiculaire de 3,270 pieds de hauteur et des chutes de 700 à 1,000 pieds de hauteur. 2o. Le Lac Supérieur, le plus grand du monde. 3o. L'aqueduc Croton, à New-York. 4o. Le City Park à Philadelphie, Pennsylvanie, le plus grand parc du monde. 5o. Les chutes Niagara, 164 pieds de hauteurs. 6o. Le monument de Washington, à Washington, 555 pieds de hauteur. 7o. Le pont suspendu qui relie New-York à Brooklyn. 8o. Le Central Park à New-York.

Modes d'exécution.—Voici d'après la revue *American Notes and Queries*, comment les criminels sont exécutés dans différents pays, et où ces exécutions sont privées ou publiques : Autriche, potence, publique ; Bavière, guillotine, privée ; Belgique, guillotine, publique ; Brunswick, hache, privée ; Chine, sabre ou corde, publique ; France, guillotine, publique ; Danemark, guillotine, publique ; Equateur, fusil, publique ; Grande-Bretagne (Canada compris), potence, privée ; Italie, punition capitale abolie ; Portugal, potence, publique ; Prusse, sabre, privée ; Russie, fusil, potence ou sabre, publique ; Suisse—quinze cantons—sabre, publique, deux cantons, guillotine, publique, deux cantons, guillotine, privée ; Etats-Unis (excepté l'Etat de New-York), potence, presque toujours privée ; Etat de New-York, E.-U., électricité, privée.

Grands hommes.—Fléchier, né en 1632, à Pernes, dans le comtat Venaissin, entra fort jeune dans la congrégation des Pères de la Doctrine chrétienne, et professa à Narbonne. Appelé ensuite à Paris ; il fut quelque temps précepteur des enfants du président de Novion ; et ce magistrat, en 1665, ayant été envoyé à Clermont, en Auvergne, pour présider des assises solennelles, connues sous le nom de *Grands-jours*, Fléchier fut du voyage, et écrivit jour par jour des mémoires forts curieux, dont le manuscrit n'a été découvert et publié qu'en 1844. Nous avons aussi de Fléchier quelques histoires, notamment celle de Théodose et celle du cardinal Ximènes, et un assez grand nombre de lettres. Mais il se fit surtout un nom comme orateur, et fut admiré principalement pour ses *Oraisons funèbres*. Fléchier entra à l'Académie française en 1673, et fut nommé, en 1685, à l'évêché de Lavaur et, en 1687, à celui de Nîmes. La révocation de l'édit de Nantes avait eu lieu depuis deux ans à peine, et on conçoit combien la position d'un évêque devait être difficile dans une ville où les protestants étaient nombreux, et les passions religieuses extrêmement exaltées. Fléchier gagna tous les cœurs par sa prudence et sa charité, et sa mort survenue en 1710, laissa d'universels regrets.

J.-ALCIDE CHAUSSÉ.

PROPOS DU DOCTEUR

LE CAFÉ ANTISEPTIQUE.—Le café est un excellent antiseptique il tue les bacilles de la fièvre typhoïde, de l'érysipèle, du choléra, du charbon, etc.

Cette action énergique du café est très remarquable, et rappelle un mode de traitement usité en Perse : on fait boire au malade du café noir très fort, en le forçant à prendre l'exercice.

Il paraît que la substance active du café contre les microbes, réside surtout dans certains produits empyreumatiques, compris sous le nom de *caféone*, et qu'on peut isoler par distillation.

EVANOUISSEMENTS.—Il faut étendre le malade horizontalement sur le sol et tout desserrer, surtout près du cou et de la poitrine : si c'est une femme, coupez le lacet du corset ; arrosez d'eau fraîche le visage et appliquez des stimulants volatils aux narines ; frottez les tempes avec de l'eau de Cologne, de l'éther ou n'importe quel spiritueux ; aussitôt que le malade peut avaler quelque chose, donnez lui 30 gouttes d'éther avec de l'eau, ou si vous n'en avez pas à la portée de la main, un peu de cognac avec de l'eau.

Lorsque l'évanouissement est passé, faites prendre un apéritif, suivi d'un bain froid, d'exercice et de changement d'air.

LE MAL DE TÊTE.—“ J'ai mal à la tête ! ” Que de fois entend-on prononcer cette phrase mélancolique, que de fois la prononce-t-on soi-même ! C'est, en effet, un symptôme auquel peu de personnes échappent ; mais, tandis que, chez les privilégiés, ce phénomène n'a lieu qu'incidemment, une fois par hasard, chez d'autres il est habituel, fréquent. A ceux-là j'adresse toutes mes plus sympathiques condoléances, car rien ne rend malheureux comme le mal de tête.

Les migraineux tiennent le premier rang parmi ceux qui souffrent de la tête ; la migraine diffère en effet du mal de tête ordinaire.

La migraine se reproduit, en général, régulièrement deux ou trois fois par mois au maximum ou une fois toutes les trois semaines au minimum ; la crise ne dure pas plus de 36 heures ni moins de 4 ou 5 heures. Le mal de tête se déclare au pourtour des yeux et s'étend jusqu'aux tempes ; il occupe le plus souvent toute une moitié du crâne et la moitié supérieure de la face. La douleur siège toujours d'un seul côté ; la chaleur au fond de l'œil est particulièrement pénible. Elle peut changer de côté pendant la durée de l'accès, mais elle n'occupe jamais les deux côtés à la fois.

Une fois la migraine installée, la douleur s'étend, s'étale, devient d'une intensité intolérable ; elle s'augmente par les mouvements ; le bruit, les odeurs, la lumière, ne peuvent plus être perçus : le malade se couche, fait le silence et l'obscurité autour de lui.

Voilà le portrait du migraineux ; ajoutez à ce tableau les vomissements, qui sont fréquents, et vous reconnaîtrez avec moi que le mal de tête ordinaire ne ressemble pas à la migraine : ces deux expressions ne sont pas synonymes. Le mal de tête ordinaire peut être rare ou fréquent ; il accompagne souvent certaines maladies, la chlorose, l'anémie, les troubles digestifs, les maladies des méninges et principalement les méningites. Sauf dans ce dernier ordre de maladie, il n'a pas de mauvaise signification.

Contre la migraine, il n'y a pas de traitement efficace ; le migraineux est condamné à avoir ses accès régulièrement ; l'antipyrine, le café noir, en soulagent quelques uns. Le mal de tête ordinaire ne réclame aucun traitement. Je parlerai sous peu des douleurs névralgiques de la face et du front.

ATTENTION

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Compagnie de la Loterie de la Louisiane, qui d'après la décision de la Cour Supérieure des Etats-Unis, est un contrat que l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet état, n'expire que le premier janvier 1895. La législature de la Louisiane qui a été prorogée le 10 juillet cette année, a ordonné qu'en 1892 on soumettra au vote populaire un amendement à la constitution destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.

LA PETITE FILLE ET L'ARAIGNÉE

Nous empruntons à M. Aurélien Scholl une jolie légende : c'est l'histoire d'une délicate fillette qui ne pouvait supporter la vue des bêtes laides et les écrasait.

Assise un jour sous un cerisier, la petite vit descendre d'une haute branche un fil auquel pendait une grosse araignée noire. Elle voulut la saisir et la tuer, mais sa main fut retenue ; elle essaya d'allonger le bras sans y parvenir, et tout à coup, elle se sentit prise tout entière dans une toile large et solide. Elle eut peur, mais elle s'aperçut que ses membres s'étaient amincis et qu'elle pouvait courir légèrement le long de ces fils. Un duvet délicat couvrait tout son corps et ses yeux pénétraient dans les plus petits détails de toutes choses. Elle s'admirait elle-même lorsqu'elle aperçut un monstre qui la regardait. La petite était changée en araignée et un autre enfant s'approchait pour la saisir. Elle vit avec horreur des touffes énormes de fils gros comme un millier de ceux que filent les insectes, qui s'entassaient au-dessus d'une peau écaillée et grossière ; des yeux énormes, deux grosses boules ; de larges trous dans le visage, et elle eut si grand-peur qu'elle remonta bien vite le long de son fil.

Et sur le haut de l'arbre, une voix lui dit : " Petite fille ou araignée, que veux-tu être en descendant ?

Elle hésita, se rappelant que, petite fille, elle avait trouvé l'araignée hideuse, et que, étant araignée, la petite fille lui avait paru le plus horrible des monstres. Elle pleura, sans faire de choix.

Quand elle se retrouva au pied de l'arbre, elle aperçut encore devant elle l'araignée qui tissait. Elle ferma les yeux, puis n'en ouvrit qu'un, et l'araignée lui parut un insecte gracieux, élancé, d'un gris velouté fort agréable à voir ; et quand elle ferma cet œil pour ouvrir l'autre, la petite amie qui était venue la trouver au pied du cerisier lui sembla une jolie fillette au teint rosé avec de fins cheveux blonds. C'est que, pendant son ascension par le fil jusqu'au faite de l'arbre, sa vue s'était perfectionnée, et que l'un de ses yeux était celui d'une petite fille, l'autre celui d'une araignée.

Au cercle :
— Tu sais ? Ernest épouse la petite Elisa.
— Ah ! oui, cette maigrichonne, on dirait une paire de pincettes.
— C'est bien ça, au moins il est sûr d'avoir une femme de foyer.

AVIS aux mères.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par les mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure un sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amolite les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille

STENOGRAPHIE.—Leçons de sténographie, à domicile, par correspondance ou autrement. Méthode simple et rapide applicable aux deux langues ; système merveilleux d'abréviations ; par un sténographe d'expérience membre de l'Institut Sténographique des deux Mondes, de Paris. S'adresser à J. N. MARCIL, 1149, rue St-Jacques, Montréal.

\$2.25
CHEMISES BLANCHES
Devant plissé, pour
\$1.25
— SIX POUR \$6.75 —
GUIMOND
15 ST-LAURENT
Chemises sur commande \$1.50



Unique voie ferrée donnant accès aux magnifiques Plages d'Été et aux Régions Forestières et Agricoles au Nord de Québec.

Magnifiques TERRES A BLE actuellement offertes en vente par le Gouvernement Provincial. Rails d'acier, Ponts en acier et en fer.

Trains Express direction Nord et Sud tous les jours. Taux réduits accordés aux sportsmen.

☛ Voyez notre indicateur.

ALEX. HARDY,

Agent général du fret et des passagers.

J. G. SCOTT,

Secrétaire et Gérant.

A. HURTEAU & FRERES
MARCHANDS DE BOIS DE CHATEAU
22, rue Sanguinet, Montréal
Coin des rues Sanguinet et
Dorchester. Téléphone 106
Bassin Wellington, en face des
Bureaux du Grand-Tronc
Téléphone 140

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
122 rue St-Laurent.

La Compagnie d'Assurance

NORTHERN OF ENGLAND.

Capital \$15,000,000
Fonds accumulés 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

724 NOTRE - DAME, MONTREAL
ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZÉAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

LOTION PERSIENNE



Pour blanchir le teint, lui rendre ou conserver sa couleur de rose, faire disparaître les rousseurs, le masque et autres taches de la peau, La **LOTION PERSIENNE** est une préparation sérieuse, unique en son genre. C'est un véritable REMÈDE pour la peau. Ce n'est pas une poudre blanche, délayée dans de l'eau ou de l'essence. La Lotion Persienne, au contraire, est une préparation médicamenteuse, transparente et limpide comme de l'eau.
Lorsque la peau est brunie par le soleil, la Lotion Persienne lui rend promptement sa fraîcheur et son teint rose, en ajoutant une cuillerée tous les matins à l'eau pour se laver.
La Lotion Persienne se vend dans toutes les bonnes pharmacies de la Puissance, en bouteilles de 50 cents. Méfiez-vous des contrefaçons.

S. LACHANCE, PROPRIÉTAIRE,
1538 & 1540 Rue Ste-Catherine, Montréal.

MAISONS RECOMMANDEES

NEW-YORK

Pension privée : Antoine Jungbluth
80, Clinton Place, près de la 5e Ave.

RIVIERE-DU-LOUP EN BAS

HOTEL TALBOT

FRASERVILLE HOTEL

JOS. DESLAURIERS, Propriétaire

QUEBEC

Hotel du Lion d'Or, E.-G. BOULÉ & Cie. pr.
105, Grande Allée, Québec

Hôtel Albion, L. A. & J. E. DION, Prop.
29, rue du Palais

Magasin du Louvre, COTÉ & FAGUY
Importateurs de Marchandises d'Étapes et de Fantaisie, 27, rue Saint-Jean

PENSION FRECHET

Rue Saint-Louis, vis-à-vis l'hôtel Saint-Louis

Librairie-Papeterie, Berti & Tourangeau
41, rue St-Joseph, St-Roch

CYR. DUQUEUT

Horloger, bijoutier, a transporté temporairement son établissement au No 16, rue St-Jean, vis-à-vis la Caisse d'Économie.

SOREL

HOTEL BRUNSWICK. J. Fish, Prop.

N.-D. DE LEVIS

ELZ. BROCHU, Photographe

Propriétaire de l'Huile Electrique Magicienne de C. BOURK, N.-D. de Lévis, P.Q.

STE-ANNE DE BEAUPRE

Post Office Hôtel : LAPOINTE & PARADIS
Propriétaires

TROIS-RIVIERES

N. E. MORISSETTE, 148, rue Notre-Dame
Tapis, Métrinos à Soutanes, etc.

HOTEL DUFRESNE

JOSEPH DUFRESNE Propriétaire

MONTREAL

THE BRITISH CIGAR STORE

1574, rue Notre-Dame

RESTAURANT VICTOR

591, rue Laguchetière

CHAUSSURES

J. D. LATOUR & CIE., 1831, r. Ste-Catherine

HOTEL DU CANADA

A. C. SABOURIN, propriétaire

Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Thérèse

MONTREAL

Sea lunches à 25 cents sont des meilleurs à Montréal.

HOTEL RICHELIEU

ISIDORE DUROCHER & CIE

MONTREAL

Cet Hôtel de première classe, si bien connu du public, vient de réouvrir : ces entrées sont maintenant sur la rue **Saint-Vincent**, et il n'y aura plus de communications par la Place Jacques Cartier.

HOTEL RIENDEAU

58 & 60 PLACE JACQUES CARTIER

Montréal

Cet hôtel de première classe, qui était autrefois au No 61, rue Saint-Gabriel, vient d'être transporté au No 60, **Place Jacques Cartier.**

Prix très modérés, cuisine française.
J. RIENDEAU, Propriétaire.

J. BISAILLON.

1599, Rue Notre-Dame

Spécialité de Parfumeries Françaises des Célèbres maisons Parisiennes

Articles de Fantaisie. Perruques, Braids et Toupets.—Chambres de bain pour Dames et Messieurs.

F. X. Z. GERMAIN,

1396, Rue Sainte-Catherine

MARCHAND DE MEUBLES NEUFS ET DE SECONDE MAIN

Le plus haut prix sera payé pour les Meubles de Seconde Main.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER.

Architectes et Évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 - RUE SAINT - JACQUES - 180

Edifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
Élévateur de plancher. Chambre et 4

ANNONCE DE

John Murphy & Cie

GRANDE VENTE à REDUCTION
DU MOIS DE JUILLET

DEPARTEMENT DES BAS

Bas en Cachemir noir pour dames de 35c réduits à 20c.
Bas en Coton noir, couleur garantie valant 25c réduits à 10c.
Corps rayés, soie et laine, pour dames valant \$1.25, seulement 60c.
Corps en Gauge, pour dames, valant 25c réduits à 19c
Corps Coton Balbrigan, pour dames, de 60c réduits à 40c.
Toutes nos autres lignes sont réduites en proportion. Les dames trouveront de leur avantage de venir nous faire une visite avant de faire leurs achats.

JOHN MURPHY & CIE

Demi-Bas et Corps pour Messieurs

Demi-Bas en Cachemire noir et couleur, de 35c réduits à 25c.
Demi-bas en Mérino pour messieurs de 20c réduits à 12c.
Corps et Caleçons en coton pour messieurs de 75c réduits à 50c.
Corps et Caleçons en mérino pour messieurs de \$1.00 réduits à 70c.
Corps et Caleçons et coton Balbrigan pour messieurs valant \$1.25 réduits à 90c.
Corps et Caleçons en Mérino, laine non teinte, réduits de \$1.30 à \$1.00.
Notre département de demi-bas, Corps, Caleçons et chemises pour messieurs n'est pas surpassé en ville. Une visite vous convaincra de notre grand assortiment et de la modicité de nos prix.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Demandez le Pond's Extract. Evitez les imitations

POUR

Tous les Maux
Hémorrhoides
Contusions
Catarrhes
Blessures
Douleurs
Brûlures
Toilette



Fac-Simile du Flacon enveloppé de papier chamôis.

Intime
ET LA
Grippe

SERVEZ-VOUS DE POND'S EXTRACT

Il guérit les

Engelures
Enrouements
Rhumatismes
Maux d'Yeux
Hémorrhagies
Inflammations
Maux de Gorge

Préparé seulement par la
POND'S EXTRACT CO.
76 Fifth Avenue
New York

Colonne Carsley

Vente annuelle de Juillet

La vente finale du surplus de stock de S. Carsley commence tous les matins à 8 heures

Allez-vous manquer
Allez-vous manquer

La vente de juillet de S. Carsley ?
La vente de juillet de S. Carsley ?

Occasions dans les Etoffes à Robes

Allez-vous manquer
Allez-vous manquer

La vente de juillet de S. Carsley ?
La vente de juillet de S. Carsley ?

Meilleure valeur dans les Manteaux

Allez-vous manquer
Allez-vous manquer

La vente de juillet de S. Carsley ?
La vente de juillet de S. Carsley ?

Articles de Mode à prix réduits

Allez-vous manquer
Allez-vous manquer

La vente de juillet de S. Carsley ?
La vente de juillet de S. Carsley ?

Grande réduction dans les Indiennes

Allez-vous manquer
Allez-vous manquer

La vente de juillet de S. Carsley ?
La vente de juillet de S. Carsley ?

Procurez-vous des bonneteries à prix réduits

Allez-vous manquer
Allez-vous manquer

La vente de juillet de S. Carsley ?
La vente de juillet de S. Carsley ?

Les prix des tapis sont réduits pour la vente de juillet

Allez-vous manquer
Allez-vous manquer

La vente de juillet de S. Carsley ?
La vente de juillet de S. Carsley ?

C'est maintenant l'occasion d'acheter des rideaux

Allez-vous manquer
Allez-vous manquer

La vente de juillet de S. Carsley ?
La vente de juillet de S. Carsley ?

Assistez à la vente des Rubans

Allez-vous manquer
Allez-vous manquer

La vente de juillet de S. Carsley ?
La vente de juillet de S. Carsley ?

FIL DE CLAPPERTON

SI VOUS VOULEZ

Un fil qui ne s'effile pas,
Qui coudra avec douceur,
Un fil pour coudre à la main ou à la machine,
Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

FIL DE CLAPPERTON

EVER READY

Les baleines de corsages

EVER READY

Sont reconnues par toutes les couturières qui en font usage comme étant les meilleures et les plus confortables ; elles reconnaissent que ce sont les seules baleines que l'on doit acheter

S. CARSLY.

S. CARSLY

1765, 1767, 1769, 1771, 1773, 1775, 1777, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE

2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

2421



Le Johnstone's Fluid Beef

Est ce qu'il y a de plus fortifiant pendant les grandes chaleurs. C'est aussi la meilleure nourriture lorsque votre appétit fait défaut, car elle relève complètement tout le système.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

"WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1889..... \$2,025,192.58
Sécurité pour les assurés..... 1,837,286.41

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, Agent du département français.

J. H. ROUTH & Co., Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

HONNEUR AUX REMÈDES SAUVAGES DE GEO TUCKER

EMPLATRE DES MONTAGNES VERTES
GEO TUCKER NA PAS
D'EGALE POUR LES DOULEURS DES REINS
L'AMIE DES DAMES

SIROP BOTANIQUE DE GEO TUCKER EST GARANTI DE GUERIR LA TOUX ET LA COQUELUCHE

ARRAPAHO
GEO TUCKER, POUR LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMÈDES BIEN CONNUS.

\$5.000 DE RÉCOMPENSE POUR DE MEILLEURES MÉDECINES PATENTÉES VENDUS PAR TOUS LES PHARMACIENS ET ÉPICIERS RESPECTABLES DÉPÔT CHEZ

MÈRES SAUVEZ LA VIE A VOS PETITS ENFANTS EN DEMANDANT TOUJOURS A VOTRE PHARMACIEN LES BONBONS DE CHOCOLAT INDIEN DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER POUR LES VERS.

N'OUBLIEZ PAS DE DEMANDER LES PETITES PILULES DE LA MONTAGNE VERTE POUR LA PURGATION. DYSPEPSIE. CONSTIPATION ETC

DES MILLIERS DE PERSONNES SOUFFRANTES ONT IMMEDIATEMENT RECOURS AUX Remèdes Sauvages DE GEO. TUCKER

22 PILULES LA DOSE

LYMAN, FILS & CIE 429, RUE GRAIG PHARMACIE EN GROS, RUE ST-PAUL, MONTREAL.

J. Alcide Chausse
Architecte
No 154, Rue St Catherine,
Montreal.
Téléphone Bell 6504.

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française Glycerine, Collefortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

Bâtisses des Savons) MONTREAL

Attraction sans précédent

Au-delà d'un million distribué



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant.

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

En Remonnie durant Vingt Ans, pour l'intégrité de ses tirages et le paiement exacte de ses prix

Attesté comme suit :

" Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

E. J. ...
J. A. Emery

Commissaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, palerons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

R. M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS,

MARDI, LE 12 AOUT 1890

PRIX CAPITAL . . . \$300,000

100,000 Billets à \$ 20 chaque. Moitié, \$10
Quart, \$5. Dixième, \$2. Vintième, \$1

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$ 500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINANT

999 PRIX DE \$100 sont.....	\$99,900
999 PRIX DE \$100 sont.....	\$99,900

3,134 prix se montant à..... \$1,051,800

NOTE.—Les billets gagnant les Prix Capitales ne se trouvent pas compris dans les prix terminants.

AGENTS DEMANDES

Pour prix aux clubs et autres institutions adressez-vous aux soussignés. Ecrivez lisiblement et donnez votre résidence, ville, comté, rue et numéros.

Les retours par maille se feront plus rapidement en nous envoyant une enveloppe portant votre propre adresse. Nommez LE MONDE ILLUSTRÉ.

IMPORTANT

S'adresser à M. A. DAUPHIN, New-Orléans, La.

ou M. A. DAUPHIN, Washington, D. C.

Par lettres ordinaires, contenant mandat émis par toutes les Compagnies d'Express New-York Exchange, ou Traités et Mandats-Poste.

Adressez vos Lettres Enregistrées contenant de l'Argent à

NEW ORLEANS NATIONAL BANK, New Orleans, La.

Souvenez-vous que le paiement des Prix est Garanti par Quatre Banques Nationales de la Nouvelle-Orléans, et que tout billet porte la signature du Président d'une institution dont les droits d'exister sont reconnus par les plus hautes cours ; par conséquent, défiez-vous des contrefaçons ou des propositions anonymes.

Rappelez-vous que la Cour Suprême des Etats-Unis a décidé que la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane a un contrat avec l'Etat de la Louisiane, lequel n'expiré que le 1er janvier 1895.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démangeons de toute sortes.
Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.
Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.
Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES, Saint-Eustache, P. Q.

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le 1er de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 16, rue Soufflot, Paris (France).